

# REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



---

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER TELLE EST LA LOI

---

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 1.

1<sup>er</sup> JANVIER 1909.

---

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

---

**Monsieur PAUL LEYMARIE**

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

*ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs  
leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.*

## A nos Lecteurs et Correspondants

Nous ne saurions commencer l'année nouvelle sans donner un regard satisfait et un hommage reconnaissant à l'année qui s'en va. L'année 1908, en effet, marque incontestablement une des plus grandes et plus intéressantes étapes du spiritisme.

De 1858 à 1908, c'est-à-dire avec Allan Kardec, P.-G. Leymarie, M<sup>me</sup> Leymarie et Léopold Dauvil, des centaines, des milliers peut-être de penseurs incarnés ou désincarnés sont montés à cette tribune, qui s'appelle la *Revue Spirite*, pour plaider avec leur science, leur bon sens, leur raison, leur foi, leurs doutes même, avec leur éloquence, leur cœur, en faisant enfin éclater l'évidence même des faits, pour plaider, disons-nous, en faveur de la plus merveilleuse des causes qui ait jamais passionné l'humanité : la cause du progrès des âmes par la science, l'amour universel et l'immortalité.

Chaque année a, pour ainsi dire, été marquée par une lutte, par un effort nouveau, par un pas en avant ; et cependant les adversaires, les ennemis même, acharnés autant qu'intolérants, ne lui manquèrent pas. Dieu sait si on les a raillés, bafoués, ridiculisés, les pauvres spirites ! Aucune épreuve ne leur a été épargnée. Les défenseurs de l'autel se sont ligués avec les pires incrédules pour leur faire la guerre. Peines perdues. Le spiritisme est sorti de toutes ces attaques, de tous ces assauts, plus fort, plus vigoureux, plus triomphant que jamais.

Oh ! nous ne songeons pas à tirer vanité de ce triomphe, qui n'est pas le nôtre mais celui de la Vérité ; et nous n'avons pas le dessein de nous reposer sur nos lauriers, car nous nous rappelons que ce n'est pas sans défaillances nombreuses que nous sommes arrivés au point où nous sommes ; car nous savons que la lutte n'est pas finie entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur ; car nous sentons grossir autour de nous l'armée des sceptiques et des néantistes invétérés.

Voyons donc ce que nous avons fait, où nous en sommes et ce qu'il nous reste à faire.

L'année du cinquantenaire de la Revue s'éteignait à peine que, comme un brillante étoile à l'horizon philosophique, paraissait le *Problème de l'Être et de la Destinée*, cette œuvre de haute envergure de Léon Denis, et dont on peut dire qu'elle est l'incomparable et lumineux résumé d'un demi-siècle de travaux, d'études et d'expériences psychologiques. Le problème est posé, et il est magnifiquement résolu. Et c'est précisément à ce moment-là, comme pour chanter victoire, que, dans cette Revue, un trop rare correspondant M. S. Henriquet, savant théosophe autant qu'éminent poète, fait entendre l'hymne superbe : *Nouveaux Christs* :

Puis, calmes, descendez en la crypte profonde  
Où l'être s'unifie avec le Soi divin,  
Et sur l'autel, au lieu d'un holocauste vain,  
Au lieu du faux encens d'une vague prière,  
Pour tous, cerveaux éteints où l'âme est prisonnière,  
Chairs en proie au désir, cœurs que la haine mord,  
Pour ceux qui, descendant l'escalier de la mort,  
Font frissonner d'horreur les pages des Histoires,  
Immolez comme Christ, vos corps expiatoires !

C'est ainsi que le spiritisme apparaît comme le nouveau Rédempteur. Il a semé la bonne et réconfortante parole par la voix de ses disciples, et nous voyons paraître en 1908 les ouvrages suivants (nous ne citons que les principaux) : *Les Voix du Tombeau*, poésies spirites par notre distingué colla-

borateur, Julien Larroche; *Souvenirs d'un spirite*, par Léopold Dauvil, notre admirable et dévoué rédacteur en chef, *L'Esprit consolateur ou la lampe du Sanctuaire* de M. P. Verdad-Lessard; *Mes morts*, du docteur Baraduc; *Nouveaux entretiens spirites*, par les auteurs des *Origines et des fins* et des *Entretiens spirites*; *La Bonne Lorraine*, de Jules de Marthold; *La quintessence du spiritisme*, par Rouxel, un de nos plus distingués collaborateurs.

Citons également les pages magistrales que notre érudit et éloquent collaborateur Ed. Grimard consacre, dans la Revue, à l'histoire des *Bibles*, c'est-à-dire à l'histoire des origines et des principes des diverses religions, qui toutes, ainsi qu'il l'a dit si bien, sont plus ou moins sœurs et solidaires, et dont les Guides ont, pour objectif unique, la poussée des races humaines vers leur indispensable évolution.

Rappelons-nous les grandes voix libérales qui se sont fait entendre; en France, celle de l'abbé Loisy, disant: « Si je n'ai pas servi, autant que je l'aurais voulu d'abord, l'établissement catholique romain, j'ai servi la pure et immortelle Eglise, celle qui est toujours en train de se faire, centre idéal de vérité, de justice et de fraternité. » En Russie, celle de Tolstoï, s'exprimant ainsi: « Dans la vie dont nous sortons, et à laquelle nous retournons, ce lien (le lien avec nos semblables) est plus étroit; l'amour du prochain n'est plus une simple aspiration, mais une réalité...

« La forme corporelle dans laquelle nous surprend ici-bas le réveil de notre conscience de la vraie vie apparaît comme la limite au libre développement de notre esprit.

« La matière est la limite de l'esprit. La vraie vie commence lorsque cette limite est abolie. »

M. le colonel de Rochas nous a appris la fondation d'un Laboratoire de psychophysiologie, à Amsterdam, par un jeune savant, M. Floris Jansen. Et nous devons une mention particulière à la création d'une revue nouvelle: la *Revue générale des sciences psychiques*, publiée sous la direction d'un savant érudit, bien connu du monde spiritualiste, M. Ernest Bosc, qui fut longtemps un des premiers collaborateurs de la *Revue spirite*.

Parlerons-nous des brillantes séances données au cercle Allan-Kardec par deux célèbres médiums: Eusapia Paladino et Miller?

Disons-nous enfin le concours inoubliable et sans précédent que nous a prêté la grande presse, par l'organe du *Matin*, en faisant la fameuse *Enquête sur le spiritisme*? Nous n'oublierons pas les sensationnels témoignages ou déclarations que sont venus apporter à cette enquête les Boutroux, les Charles Richet, les Maxwell, les d'Arsonval, les Morselli, les Lombroso, les Papus, Baraduc et Jounet, les Flammarion, les Léon Denis, et quelques jours seulement avant de partir pour l'au-delà, le noble et vaillant auteur de la *Survie*, M<sup>me</sup> Noeggerath.

Saluons de nos hommages reconnaissants celle qui fut, comme l'a si justement dit son ami Camille Chaigneau, le « prophète de l'amour », celle qui fut la dévouée doyenne des spirites, celle qui fut et qui restera par-dessus tout notre chère et vénérée « Bonne Maman ». Oh ! ne pleurons pas le départ de qui nous a enseigné la « survie » puisque ce départ triomphal a servi son œuvre, puisque nous savons qu'il n'est qu'apparent et qu'elle reste au nombre de nos guides les plus dévoués et les plus aimants.

Notre doctrine, en effet, offre sur les autres cette supériorité : c'est que la mort ne lui enlève pas ses défenseurs. Nous sentons qu'ils nous restent ; que, loin de nous échapper, ils sont plus encore à nous. Les amis des lettres et du théâtre ont perdu Victorien Sardou ; nous, nous avons retrouvé notre fidèle doyen. Où d'autres s'inclinent tristement devant un mort, nous, nous saluons un grand esprit qui se réveille.

Nous terminerons cette rapide révision, de l'année 1908, en signalant trois magnifiques conférences, deux faites par Léon Denis, l'une à Nancy, dans la grande salle de la Nouvelle Bourse du Commerce ; l'autre à Lyon, dans le grand amphithéâtre du Palais des Arts, gracieusement accordé aux spirites par la municipalité ; et une troisième faite à Paris, à la Société française d'Étude des phénomènes psychiques, par M. le général Fix, sur la *Raison du Spiritisme*.

Remercions tous ces courageux semeurs dont la parole féconde fait germer dans les âmes, les aspirations idéales et les espérances infinies, et surtout secondons-les de tous nos efforts, de toutes nos forces.

Un illustre oratorien (1), commentant le *discours sur la montagne*, écrivait de sa plume inspirée : « Ce qui m'émeut incessamment, c'est de voir, de jour en jour, plus clairement, que votre résurrection personnelle, ô mon frère, et la mienne, est nécessaire à la crise présente de l'histoire, à la régénération de l'Europe et de notre Patrie. Ce qui m'émeut et me ravit, c'est de comprendre que cet état présent du monde va devenir, pour d'innombrables cœurs, l'occasion de la renaissance. La pitié pour tant de souffrances, de plus en plus connues ; l'amer regret de tant de retards, absurdes ou coupables, dans la marche des sociétés vers une justice plus abondante ; le repentir de tant de vices et de lâche égoïsme, en vous, en moi, dans nos pères, dans nos frères, feront qu'enfin les plus intelligents et les meilleurs, se frappant la poitrine, se donneront à la vie nouvelle et au travail de la transformation. Le monde que vous voulez transformer dans la justice ne se transforme pas, parce que vous ne vous transformez pas vous-même. Et tant que vous refuserez de vous changer vous-même, le monde ne changera pas. Et le monde peut changer si vous changez. Et si vous devenez l'homme nou-

(1) A. Gratry. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*.

veau, le monde nouveau sera possible ; et vous avez dans l'Évangile toutes les lumières et toutes les forces pour créer, l'un par l'autre, l'homme nouveau et le monde nouveau. Et ce qui double mon courage, c'est de sentir que la volonté actuelle de Dieu exige, de plus en plus impérieusement, ce changement et ce progrès ; et je vois comment ce progrès peut se faire, et se fera bientôt ; et j'y contribuerai, si j'augmente dans les âmes l'intelligence de l'Évangile et son amour. »

Appliquons-nous ces belles paroles : qu'elles soient les termes de notre programme nouveau. Les spirites ne sont-ils pas eux aussi les serviteurs de l'Évangile ? N'est-ce pas pour eux que le Christ a dit : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Est-ce que les publicains même ne le font pas ? — Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les autres ? Est-ce que les païens mêmes ne le font pas ? Vous donc, soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

Transformons-nous donc nous-mêmes ; ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons songer à transformer le monde.

#### LA RÉDACTION.

---

A Monsieur Paul Leymarie,

Directeur de la *Revue spirite*.

Mon cher ami,

Toujours vraies ces paroles : L'homme propose et Dieu dispose.

J'avais cru pouvoir m'attacher à la *Revue Spirite* comme le lierre à l'ormeau et je suis contraint de m'arracher définitivement à mes occupations préférées.

J'abandonne à la fois la Revue à la première page de laquelle, j'ai eu l'orgueil de voir mon nom succéder à celui d'Allan Kardec et à celui de votre père P.-G. Leymarie — et, pour quelque temps, la direction du Cercle Allan-Kardec que je confie à des mains habiles, celles de M. Chevreuil et de M. Philippe.

Mon absence ne sera point remarquée et j'espère le retrouver prospère à mon retour.

J'ai traversé des jours amers et je dois, pour quelque temps, guidé par le devoir, accompagner ma compagne souffrante moralement et physiquement vers un climat meilleur que celui de Paris.

Ne pouvant plus correspondre avec les rédacteurs, lire leurs manuscrits, corriger les épreuves, ma présence à la Revue devient nulle et je me retire sans bruit.

J'avais, vous le savez, mon cher Paul, obéi avec respect aux désirs de votre regrettée et vénérée mère en apportant à la rédaction de la Revue le désintéressement le plus naturel.

J'ai rempli cette tâche à la satisfaction de ma conscience, aidé par la sympathie que m'ont accordée les lecteurs et qui fut ma récompense.

Je leur adresse ici l'expression de toute ma reconnaissance, leur promettant de me rappeler parfois à leur souvenir et au vôtre, mon cher Directeur, en vous priant de croire inaltérables les sentiments affectueux avec lesquels je demeure,

Votre bien dévoué,  
LÉOPOLD DAUVIL.

Paris, 15 décembre 1908.

---

## Les Bibles

(Suite) (1).

---

### LA BIBLE JUIVE

Un voyageur, écrit Michelet, dans une de ces pages originales qui abondent dans ses divers ouvrages, un voyageur, sur le soir, au milieu d'un paysage aride, est arrêté par un torrent largement extravasé. En travers de ce torrent s'élève un vieux pont, mais rompu à ses deux extrémités. Deux arches, trois ou quatre piles sont demeurées debout, mais piles et arches sont inaccessibles... De quel âge est cette construction? On aurait peine à le savoir. C'est tout juste si l'on peut en apprécier la hauteur véritable. Hérissée d'arbustes sauvages, l'inabordable ruine garde un grand air solennel et, si la nuit tombait, il semblerait grandir, ce fantôme, et serait presque effrayant.

Eh bien, c'est précisément l'effet qu'a produit si longtemps cette Bible des Juifs, ruine isolée qu'on ne voyait qu'à distance. L'on en raisonnait au hasard, faute d'optique pour la bien examiner, faute de moyens, surtout, pour en étudier les approches... J'entends par là l'ambiance, les alentours, autrement dit les peuples voisins, autrefois mêlés aux Juifs, et particulièrement les grands empires où ils furent déportés. Oui, tout cela manquait et c'est dans la fantasmagorie d'un mirage allégorique, c'est à travers les flottantes brumes d'un mysticisme voilé, défiguré par un impénétrable symbolisme, que se dressait la ruine inexplicable, dans les profils fuyants de laquelle on croyait voir, parfois, la figure d'un grand sphinx.

(1) Voir la Revue d'août à décembre 1907 et de janvier à décembre 1908.

Notre siècle n'est pas resté passif devant ce problème ethnologique et dogmatique. Il a réagi contre l'hypnotisme des anciens admirateurs. N'adorant, ni ne démolissant la ruine solennelle, il l'a simplement complétée, en rebâtissant, des deux côtés, arches et piles qu'avaient renversées les siècles. Et, par cela seul, tout a changé de face. Plus de fantasmagorie; l'on a vu, touché, mesuré, et du milieu du paysage élargi, par delà les horizons d'où s'étaient dissipés graduellement les brouillards, l'on a vu, de part et d'autre, surgir en des lointains immenses, à droite, les colosses de l'Égypte, à gauche, les temples de la Perse — les deux maîtres et docteurs de la Judée. Tout autour d'elle, on a vu les Syriens, les Phéniciens, les Carthaginois même, et c'est de ces horizons entr'ouverts qu'a jailli la lumière. L'on croyait que ces peuples avaient disparu. Après avoir vu tomber, sous les coups des ravageurs, Tyr ruinée par Alexandre, Carthage anéantie par Scipion, l'on s'imaginait que la Judée était restée la seule héritière de tout ce monde évanoui.

Sous les débris, toutefois, l'on retrouva bien des choses que l'on croyait à tout jamais perdues. Dans les cendres de Carthage, l'on découvrit des milliers de traces révélatrices, et plus nombreux encore furent les textes grâce auxquels l'on put reconstituer les dieux, les mœurs et le génie des Phéniciens que l'on reconnut, non sans surprise, presque identiques aux Chananéens, population indigène de la Judée et qui s'y maintint fort longtemps, tout au milieu des Juifs leurs héritiers.

Comment du reste la Judée aurait-elle pu s'isoler? Elle n'est qu'une bande étroite de collines qu'enserrent, à l'est, le Jourdain, à l'ouest, les rivages méditerranéens. Sur la côte, étaient les grandes villes philistines de Gaza, d'Azot, d'Ascalon, puis les puissants ports phéniciens, Sidon, Tyr, etc., population exubérante, toujours tournée vers la mer largement ouverte à ses navires.

Avant d'entrer en matière, faisons un peu de physiologie. Disons quelques mots de ces Juifs dont la Bible joue un si grand rôle. Pour bien comprendre ce Livre, étudions en l'auteur... les auteurs plutôt que constituent des personnalités si incertaines.

Le Juif n'est rien moins que chevaleresque. Ce fut, dès l'origine, un homme de paix, un homme d'affaires, surtout, ni agriculteur, ni ouvrier, guerrier bien moins encore. Le Juif par excellence c'est Jacob, véritable type de l'homme d'Israël qui demeure à la maison, tandis que son frère Esaü, tout velu et couvert de peaux de bêtes, chasse, laboure, travaille. La seule gloire des Juifs, et c'est à leurs misères qu'ils en sont redevables, est d'avoir donné une voix pénétrante aux soupirs de l'esclave. Tout d'abord, berger nomade, le voilà enlevé en Égypte, courbé sous le travail écrasant des Pyramides, puis déporté à Babylone... toujours esclave, gémissant et suppliant son Dieu qui reste sourd, tandis que lui il se frappe la poitrine.

Tout autre est non seulement l'Arabe indomptable, mais encore l'homme de l'Idumée, tel ce Job entre autres, noble disputeur qui se querelle avec Dieu. L'on sent que si Job, accablé à la fin, consent à se taire, il ne se tient pas pour battu. C'est vainement que Jéhovah, avec le plus mauvais goût possible, du reste, lui parle avec fracas et brutalité de son tonnerre, des bêtes sauvages qu'il a créées, du Béhémoth hypothétique, du Léviathan fantastique, ... Job garde sa pensée et ne se rend point à d'aussi pitoyables arguments : « Tu es fort, soit, mais moi, je suis juste ! »

Qu'il est loin d'une telle fierté, le Juif, le misérable esclave qui, pour comble d'infortune, constate les vices qu'entraîne avec lui l'esclavage corrompateur de sa volonté, destructeur de sa force et de sa dignité. Aussi, dans ses lamentations, nulle douceur et nulle espérance. Mais l'orgueil a fini par l'emporter sur tout le reste. Dieu, s'écrie-t-il, me tiendra lieu de justice ; il ne m'imputera pas mes fautes. A l'horizon va réapparaître le jour !

Et le jour est en effet revenu. La Mer Morte étincelle et avant même que le soleil ait franchi les cimes chauves des mornes collines, sa rouge image illumine les ténébreuses profondeurs... Ainsi va bientôt venir le Libérateur suprême, Jéhovah le « Vengeur » !

Cette conception d'un dieu exterminateur hante jour et nuit l'esprit de l'esclave. Certes, il était terrible ce dieu, vague image du Typhon égyptien, mais c'est cependant vers lui qu'il retourne sans cesse. Pour comprendre cette passion pour une si répulsive divinité, il faut songer que le Juif, sur lequel passe et repasse le torrent de l'Asie, est le jouet de tous les dieux étrangers. Madian, avec son dieu noir, vient camper chez lui et dévaste ses champs. A chaque instant, les géants — c'est ainsi qu'il nommait les Philistins — le font serf de leur Astarté et de ses folles orgies, où Samson et David, lui-même, ont figuré comme acteurs. Bien plus, en pleine Judée, les tribus chananéennes demeurent pour les Juifs l'éternelle tentation de se mêler à leurs fêtes luxurieuses. Et c'est dans cette énervation profonde, que l'esclave, avec honte et fureur, revenait à son Jéhovah farouche qui, seul, lui faisait un mur de défense contre la séduisante attraction de ces divinités de mort qui l'obsédaient de toutes parts.

Tout cela demeura longtemps inexpliqué, jusqu'à ce qu'au dernier siècle vint un critique perspicace, Jean Antruc, qui, dans cette Bible juive que l'on croyait simple et homogène, discerna deux Bibles, où se révélaient deux doctrines enchevêtrées l'une dans l'autre : d'une part, la religion dite mosaïque ayant pour directeurs et inspireurs suprêmes ces Elohim mysticiens dont parle la Genèse, et, d'autre part, une autre religion qui, plus intransigeante dans sa haine des cultes oppressifs, faisait effort pour s'attacher au monothéisme de Jéhovah à qui le peuple juif, en somme, devait son unité.

Et tout cela jette une lueur sur l'espèce de martyr qui tortura les Pro-

phètes représentant le véritable esprit juif et qui, avec une sombre énergie, luttèrent contre les rois syriens, en même temps qu'ils s'efforçaient d'arracher le peuple aux séductions, aux tendances grossières des deux culles qui le divisaient : celui des Elohim et celui de Jéhovah.

Dans cette double tâche, les Prophètes furent admirables, et, entre eux tous, le grand, le sublime Esaïe. S'il maudissait parfois le peuple, il l'encourageait aussi, en lui parlant des miséricordes du Dieu courroucé, mais qui sait aussi pardonner. « Ainsi a dit l'Éternel : Fils de mon aire, vous que j'ai battus en grange, c'est malgré tout vous qui êtes mes fils. » Déclaration puissamment réconfortante qui rendit inlassable la patience du peuple d'Israël. Écrasé si souvent, toujours il se relève. En dépit du présent cruel, c'est dans le chimérique avenir qu'il met toute sa confiance. Il espère contre toute espérance et c'est au plus fort de la tempête qu'il escompte la vengeance que va lui apporter le bras de son Dieu protecteur. Ce qu'il attend, c'est l'octroi de la grâce, ce qu'il espère, c'est le salut qui lui viendra non de ses efforts, mais d'une intervention étrangère... tendance fatale qui fausse son jugement et lui fait mépriser la justice non moins que l'efficacité de toute énergie personnelle.

N'auraient-ils pas raison ceux qui affirment que le souffle de l'esprit messianique travailla, troubla, dès l'origine, ce peuple incontestablement dévoyé ? Ce qui paraît indéniable, c'est qu'il ressort de cette curieuse histoire juive que sous l'impression d'une conviction tout à la fois très orgueilleuse et très humble, mais de toute façon profondément immorale, le « peuple de Dieu » crut être, en tant que miracle perpétuel, l'indiscutable héritier d'une destinée constamment extraordinaire.

Quoi d'étonnant en cela ? Ne croyait-il pas que, par suite d'une inexplicable dispensation divine, ce n'était pas seulement celui qui n'avait pas mérité, mais celui-là même qui avait *démérité* qui devenait l'objet d'une dilection dont l'injustice elle-même rendait plus éclatante la complète indépendance du Dieu qui ne daignait pas s'asservir à l'observance des principes les plus obligatoires. Avait-il quelque droit à la préférence divine, ce Jacob astucieux qui fraude son frère et trompe son père Isaac par le plus effronté des mensonges ? Non certes. Il n'en est pas moins élu. Lévi que maudit Jacob pour cause de trahison et de meurtre, ne devient-il pas le père de la sainte tribu ? Juda, qui criminellement vend son frère Joseph et qu'avaient du reste stigmatisé ses mœurs notoirement scandaleuses, ne devient-il pas le chef du peuple auquel il donne son nom ?...

Qu'est-ce à dire ? Ne faut-il voir là qu'un parti pris d'injustice et que la plus lâche des concessions faite au principe du mal pris en soi et monstrueusement déifié ? Nullement. Ce n'est rien moins qu'un système résolument accepté, rien moins que l'application rigoureuse du principe d'après lequel

se manifeste d'autant plus la puissance de Dieu, que cette puissance choisit, par miséricorde *gratuite*, celui à qui Dieu ne doit rien. Et c'est en raison d'un tel état d'esprit, que le Juif se proclame audacieusement l'homme privilégié. N'est-il pas le *peuple élu*, le fils de la promesse, l'héritier de la grâce ? (Michelet.)

Théorie de la grâce, loi d'injustice qui décourage le juste, nie la valeur de l'effort et réduit à néant la « libre Volonté » qui cependant est divine.

Qui donc proteste ? Nul parmi les croyants officiels qui se réclament des Écritures sacrées. Quel est donc l'orthodoxe, qu'il soit juif ou protestant, qui ne s'écrie, quand Dieu punit l'Innocent et le Pur : « Qu'il est grand, qu'il est Dieu, car sa justice dépasse toutes nos notions de justice. » — Scandale, blasphème et profanation !

Ah qu'il fut beau le jour où le grand Jérémie lança sa magnifique proclamation *antijuive* :

« Voici, les jours viennent, dit l'Éternel — c'était le vrai Dieu, celui-là et non plus le Jéhovah du Pentateuque — les jours viennent, où je traherai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec celle de Juda. Et en ces jours-là, on ne dira plus : les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées, mais chacun ne mourra plus que pour son propre péché. Et je mettrai ma loi au-dedans d'eux et je l'écrirai dans leur cœur ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple et je ne me souviendrai plus de leurs péchés, car tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand » (Jérémie XXXI, 29-34.)

Poursuivons notre examen physiologique ; le type juif est toujours là qui pose devant nous. Un grand malheur, cette fois inattendu, arriva aux Juifs emmenés en Chaldée ou émigrés en Égypte, lequel ? c'est qu'ils y firent fortune. Ils étaient un petit peuple épuisé, ruiné, et voilà que, dans ces grands empires, ils devinrent ce qu'ils sont restés, des groupes nombreux et riches qui partout trafiquent et font de gros bénéfices. Ils pénétrèrent en tous lieux. C'est par une petite porte dérobée qu'ils se faufilaient dans les cours, mais ils y entrent, car les rois apprécient leurs mérites, leur humble tenue et leur perpétuelle souplesse... si bien qu'ils ne tardent pas à devenir le *médium* général des affaires humaines. (Michelet.)

Sans quitter leur formalisme mosaïque, tout en conservant leur foi, ils en acquièrent une autre : la foi au gain... et cette belle acquisition ne date pas d'hier. « Les biens du riche sont comme sa ville forte entourée de hautes murailles », disent les Proverbes (XVIII, 11). Et quels excellents conseils lui donnent ces mêmes Proverbes : « Crains Dieu et crains le roi, mon fils. » (Prov. XXIV, 21.) Et encore la même recommandation sous une forme quelque peu bizarre : « Le prince est fléchi par la patience et la langue douce brise les os. » (Prov. XXV, 16.) Une foule de maximes suggestives conçues

dans le même esprit enseignent aux Juifs avec quelle prudence et surtout quelle servilité ils doivent manœuvrer dans l'entourage des grands personnages qui, séduits par leurs mielleuses allures, savent reconnaître les services que leur rendent ces habiles « brasseurs d'affaires. »

N'est-il pas étrange de voir cette vaste encyclopédie que l'on appelle les « Saintes Écritures » entrer dans de semblables détails dont surent bénéficier, avec tant de succès, ces esclaves émancipés par un si extraordinaire enseignement ?... Esclaves, ils ne l'étaient plus, alors qu'ils dirigeaient et dominaient de vastes empires emplis de leurs banques, où l'intrigue humble, humble au point de décliner toujours les grands rôles, n'en devenait pas moins le souple et dangereux instrument de toutes les tyrannies du monde... Et c'est pourquoi, cette Bible devenue le *manuel* des parfaits commerçants, faite et refaite d'après des fragments anciens et d'habiles additions qu'avait suggérées l'expérience, fut adoptée et définitivement arrêtée par la *Grande Synagogue*, « *ne varietur* ».

Non, elle ne devait plus changer cette Bible, Livre canonique par excellence, où, par un vrai génie de récit vivant, souffle toujours le même esprit pratique, productif, largement rémunérateur. Voyez avec quelle prédilection le narrateur nous parle de Jacob, l'homme de ruse, avec quel enthousiasme plus grand encore, il nous peint son favori, David, ce Juif-Arabe vaillant et fin, *pieux* surtout, bien que parfaitement corrompu. Ne voyez-vous pas cet astucieux politique charmer et édifier le peuple en dansant, en sautant, même avec obscénité, devant l'arche, chantant et faisant le fou ? (II, Samuel, VII, 14, 15, 16, 20 et 22.)

Mais poursuivons. Ce qui attriste le lecteur sérieux de la Bible, c'est de ne trouver, dans ce vaste et aride recueil, quoi que ce soit qui puisse faire vibrer les fibres du cœur humain. Parfois une flamme y brille ; mais c'est la flamme du buisson qui flambe un instant, crépète et brûle, sans jamais échauffer ni éclairer. Tous les progrès des Juifs, déclare l'un de leurs historiens, n'ont abouti qu'à une irrémédiable stérilité ; et vraiment cette accusation, toute sévère qu'elle soit, paraît être justifiée, quand on les voit s'absorber en des questions de grammatologie véritablement grotesque, alors qu'il s'est agi pour eux de connaître et de nommer l'Être mystérieux dont la puissance et la volonté dirigent toutes choses.

De combien de syllabes, de quelles lettres se compose le nom de Dieu ? se sont-ils demandés. N'y a-t-il pas là, se disaient-ils avec une anxiété puérile, une puissance épouvantable et est-ce que l'on n'y participe pas, dès que l'on essaie de prononcer ce nom ?... Maudits soient les profanes qui en trahissent le secret. Les Septante veulent qu'on les lapide sans autre forme de procès... et sur ce thème se multiplient les variations, fourmillent les commentaires qui, se mêlant à toutes sortes de formules occultes, constituent

un verbiage, une logomachie dont s'hypnotisaient et s'hypnotisent encore rabbins anciens et rabbins des temps modernes. L'alphabet est divin, clament-ils... chaque lettre est une force de Dieu... c'est au moyen de l'alphabet qu'il a créé le monde... et autres spéculations extravagantes sur lesquelles il nous paraîtrait oiseux d'insister.

Enfance de la décrépitude ! Des pratiques puériles deviennent toute la dévotion. Les scribes des premiers siècles s'appelaient les *compteurs*, parce qu'ils passaient leur vie à compter les mots et les lettres que contenaient les Livres sacrés. (Franck, *La Kabbale*) (1).

Lancé sur une telle route, l'on ne saurait s'arrêter jamais. Tout s'allie dans ce radotage et, de cette magie de l'alphabet, surgit un incompréhensible mysticisme unitaire, où l'homme croyait se perdre en Dieu — mysticisme délirant que l'on retrouve en plein moyen âge. Saint Augustin, saint Bernard, et autres mystiques, à l'exemple des rabbins juifs, n'osaient-ils pas croire que Dieu allait descendre pour consommer, avec eux, on ne sait quelles « noces spirituelles » accompagnées d'un chant d'amour qu'ils entonnaient à l'avance sur leur aigre psaltérion ?

Et quel chant ?... Ce cas pathologique fera l'étonnement de l'avenir. Le chant qu'ils avaient choisi était celui des voluptés morbides de la Syrie. Spectacle écœurant, en vérité, de voir ces rabbi, ces docteurs, ces évêques, ces Pères de l'Église, tordre leurs bouches grimaçantes et répéter solennellement les aveux chuchotés à l'oreille du bien-aimé, par la Sulamite éperdue du *Cantique des Cantiques*. (Michelet.)

Telle a donc été cette race juive que nous venons de décrire à grands traits et telle est la Bible qu'elle a produite, lentement, siècles après siècles, en raison de son ignorance primitive et des impressions multiples que lui avaient laissées ses malheurs, ses défaites, ses déportations et ses longs exils, où se modifièrent progressivement ses caractères ethnologiques, moraux et religieux.

Cette race pouvait-elle faire une Bible différente de celle qu'elle nous a transmise ? Non, à coup sûr. Cette âme juive complexe, retorse et sèche, mais infatuée d'elle-même, ne pouvait guère aboutir à autre chose que cette étrange Encyclopédie où, étant mises de côté, les magnifiques envolées des Prophètes se mêlaient à tant de grossièretés, tant de violences sanguinaires, ... saupoudrées de temps à autre d'une sorte de mysticisme qui, mal-

(1) Oui, exubérance d'une orthodoxie en délire qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Parmi ceux qui s'occupent de questions théologiques, qui ne se soucient de cette folie fétichiste dont furent pris, il y a une cinquantaine d'années, nombre de pasteurs protestants, au sujet de cette « théopneustie » ou inspiration plénière des Saintes Écritures et qui, dans l'âpreté de leur intransigeance, déclaraient que les dites Écritures ont été directement dictées par l'Esprit Saint, mot par mot, lettre par lettre, virgule par virgule... car la ponctuation, elle-même, est le produit de l'inspiration divine !..

heureusement, se dissimule sous un éternel symbolisme, où les figures les plus vivantes, en apparence, ne sont que l'incarnation plus ou moins réussie de personnages mystiques ou légendaires et que peuvent seuls comprendre les occultistes munis des *clefs* indispensables.

Quant à l'histoire de cette Bible et aux nombreuses péripéties de sa lente formation, au point de vue chronologique, nous en avons parlé en des articles précédents et nous nous contenterons d'en reproduire les éléments principaux qui, tout résumés qu'ils soient, pourront suffire aux lecteurs qui ne pourront se procurer aisément les anciens numéros de la Revue où il en a été primitivement question.

L'une des premières constatations que peut faire le lecteur, dès les débuts de la Bible juive, c'est que l'on ne peut en rien la comparer aux autres documents religieux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Si, en effet, nous avons pu établir avec quel enchaînement logique et chronologique ont été communiquées aux sociétés humaines les Bibles de l'Asie et plus encore celle de l'Arabie, il en est tout autrement des conditions au milieu desquelles se sont péniblement formulées les Écritures du peuple d'Israël. C'est au sein des convulsions ethnologiques les plus violentes, des péripéties les plus disparates et des fluctuations les plus mouvementées, séparées les unes des autres par des siècles entiers, qu'est apparu, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, ce prétendu « bloc » dont les orthodoxes chrétiens proclament l'unité de révélation, la cohérence et l'indiscutable autorité... autant d'éléments qui font totalement défaut à cette prétendue Bible unique, à cette « Lettre » que la divinité, nous dit-on, a « personnellement » adressée à la race humaine tout entière.

Fort audacieuse, vraiment, est cette déclaration dont tant de faits contredisent et infirment la véracité. Mais, sans autre préambule, entrons en matière. Voici donc comment cette Bible raconte, à sa manière, l'origine de notre monde et les événements consécutifs — récit plus que bizarre dont on attribue à Moïse qui n'en peut mais, la paternité compromettante :

C'est en l'an 4004 avant Jésus-Christ, ni plus, ni moins, que Dieu créa l'Univers et fit l'homme à son image — ce que l'homme, au dire de Voltaire, lui a rendu avec usure. — Le premier couple placé sur notre terre fut celui d'Adam et d'Ève, nos ancêtres hypothétiques, très hypothétiques, assurent certains critiques méfiants. Nous passons sur une foule d'incidents concomitants que raconte la Genèse avec une inaltérable placidité, en dépit des contradictions et invraisemblances qui y fourmillent en maintes pages.

Quinze cents ans plus tard, le monde se trouva peuplé d'êtres peu respectables, sans doute, puisque l'Éternel constatant combien grande était la méchanceté des hommes « dont toutes les pensées se tournaient invariablement vers le mal », se repentit d'avoir si mal réussi dès ses débuts. Et c'est

---

pourquoi, son cœur étant affligé, l'Éternel, en un monologue sinistre, proféra ces terribles paroles : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé et pas seulement l'homme, mais encore le bétail, le reptile qui rampe et l'oiseau qui vole dans les airs, car je me repens de les avoir créés, hommes et bêtes. » (Genèse, VI, 5 à 7.)

Qu'avaient donc fait ces pauvres bêtes ? Moïse ne nous le dit pas. Toujours est-il que l'implacable verdict fut exécuté, verdict si dépourvu de circonstances atténuantes, qu'en l'an 2350 avant Jésus-Christ un déluge *universel* fit disparaître toute vie de la surface de la terre. Seuls, Noé et ses fils, avec leurs femmes, ainsi qu'un couple de toutes espèces animales, soigneusement collectionnées par Noé, furent enfermées dans l'arche — arche dont certains auteurs non moins ingénieux que perspicaces ont essayé de déterminer les proportions forcément gigantesques — et qui, tous, furent préservés de la mort misérable des autres victimes impitoyablement noyées... si bien que put se repeupler le monde réduit par son auteur lui-même à l'état de désert.

Passons encore. Quatre cents ans plus tard, Dieu choisit Abraham d'Ur en Chaldée, lequel devait devenir le père d'une race qualifiée de peuple élu. Bientôt après, nous voyons les petits-fils d'Abraham s'en aller en Égypte, où ces exilés se multiplient avec une telle rapidité, qu'en 1491 avant Jésus-Christ, les Égyptiens épouvantés de l'extension de ces Juifs prolifiques, jugèrent prudent de les réduire en esclavage, au nombre d'environ 2.500.000 !

Puis vint l'Exode et les quarante années passées dans le désert, sous la direction de Moïse qui, du sommet du Sinaï, rapporte les Dix commandements dictés par Jéhovah lui-même... Après quoi, les Israélites envahissent le pays des Chananéens et s'y établissent pour des siècles. Pendant les huit cents années qui suivent, ils y sont gouvernés par les Juges, tout d'abord, puis par des Rois dont l'histoire nous raconte, avec détails, les innombrables guerres, tant intérieures qu'extérieures. Pendant cette période, dix tribus, sur les douze, se séparent et les deux tribus de Juda et de Benjamin constituent à elles seules la nation juive proprement dite, avec Jérusalem pour capitale.

Autre catastrophe. Vers l'an 700 avant Jésus-Christ, Jérusalem est rasée par une armée chaldéenne qui emmène les Juifs captifs à Babylone — captivité qui, dans l'histoire judaïque, joue un rôle d'importance prépondérante.

Environ soixante-dix ans plus tard, il fut permis à ceux des captifs qui le désiraient de revenir dans leur patrie. Et c'est avec le récit de ce retour et de la reconstruction de Jérusalem sur les ruines de l'ancienne cité, que se termine l'Ancien Testament, ce qui ouvre, entre ce dernier livre et le Nouveau Testament, un hiatus énorme de six cents ans.

Dans le Nouveau Testament, nous trouvons le récit de la naissance mira-

culeuse du Messie, annoncée par les prophètes, le résumé de ses enseignements et de ceux des principaux disciples, ainsi que le compte rendu des œuvres de leur apostolat, avec les lettres et les épîtres des collaborateurs les plus qualifiés du Christ qui, on le sait, n'a rien écrit personnellement — chose éminemment regrettable.

L'orthodoxie, nous l'avons dit, considère l'ensemble des deux Testaments comme un tout complet, homogène, sans erreurs ni lacunes. S'il s'y découvre des contradictions, il faut les attribuer au manque d'intelligence des lecteurs et la piété véritable n'a eu d'autre souci, pendant des siècles, que de chercher à prouver que les discordances sont toutes « apparentes ».

Quant aux auteurs des Livres sacrés, en voici la nomenclature, toujours suivant les déclarations orthodoxes. Celui du Pentateuque, comprenant la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome ; ce fut le législateur Moïse qui, naturellement, les écrivit sous la dictée même de Jéhovah. Pour les Psaumes, ce fut le roi David ; pour les Proverbes, le roi Salomon ; et, pour les divers écrits du Nouveau Testament, les apôtres et disciples du Christ, ouvrages respectivement signés par chacun d'eux. N'oublions pas d'ajouter, toujours suivant la croyance orthodoxe, que cette Révélation s'adresse en son ensemble, non seulement aux chrétiens disséminés en divers lieux du monde, mais à l'humanité entière, ce qui naturellement implique l'annulation complète des autres religions, non moins que de leurs Bibles respectives. — Telles sont les attestations des croyants, aux yeux desquels les deux Testaments constituent la seule et unique Bible, en dépit de leurs natures et de leurs âges si différents.

C'est chose bien entendue... mais aux yeux d'autres croyants, moins affirmatifs et moins hypnotisés, que de fissures dans ce bloc, que de lacunes, que d'invéraisemblances, que d'erreurs, que de contradictions, que de remaniements suspects, que d'interpolations, que d'anachronismes, surtout dans la série de ces documents prétendus homogènes !

Et c'est pourquoi se sont manifestées des protestations, se sont élevées des voix de critiques, parmi les plus autorisés desquels se trouvent des ecclésiastiques de haut rang qui, concurremment avec de nombreux exégètes d'Angleterre, de France et d'Amérique, ont été fortement influencés par la savante et pénétrante critique allemande. Si bien que pour tous ces critiques, la Bible n'est rien d'autre qu'une sorte de bibliothèque ou d'encyclopédie polymorphe et polygraphe. Ses 66 livres — 39 pour l'Ancien Testament et 27 pour le Nouveau — se composent d'écrits de production indiscutablement humaine, arbitrairement choisis comme canoniques par des conciles pour la plupart incompetents, par des rabbins et des évêques de la primitive Église, au milieu d'une collection beaucoup plus vaste d'œuvres analogues et peut-être supérieures parfois.

Les livres de l'Ancien Testament furent réunis par des scribes et des docteurs et leur choix ne fut définitivement fixé qu'en l'année 70 de notre ère, dans un concile juif tenu à Jamnia, où furent seuls proclamés canoniques nos 39 livres actuels. Mais que de discussions et de querelles avant d'en arriver là ! — Nous l'avons déjà raconté ailleurs, mais peut-être n'est-il pas inutile de le répéter ici. — C'est dans une tempête de cris, d'objurgations et d'invectives, que se forma péniblement une majorité de violences plus ingénieusement accentuées, qui, dégénérant en un pugilat prépondérant, accompagné d'inévitables estafilades, finit par emporter le vote définitif. Le scandale fut tel, en fin de compte, que l'un des belligérants ne crut pouvoir mieux faire, pour y mettre un terme, que de s'écrier d'une voix éclatante : « Et moi je vous dis que notre décision doit être considérée comme irrévocable, par la raison qu'elle a été *scellée par notre sang*. »

Ce mot d'inspiration subite parut si probant en sa déclaration inattendue, que, tous, électrisés, l'acclamèrent avec transport... et que le sacro-saint canon fut fixé pour jamais.

Bien plus originale, encore, fut la séance où fut déclaré forclos et intangible le canon des livres du Nouveau Testament, en ce qui concernait, tout spécialement, le choix des Évangiles. C'est en l'année 325 de notre ère que fut convoqué à cet effet le légendaire concile de Nicée. Trois cent dix-huit évêques y prirent part... mais quelle part pouvaient-ils y prendre ? De quel sens critique pouvaient être doués ces évêques qui, au dire de Sabinus, évêque d'Héraclée, formaient un groupe d'êtres simples, illettrés, bien plus encore, « grossièrement ignorants » ? Étant présidés par l'empereur Constantin, en personne, ils jugèrent qu'il était convenable de s'abstenir du pugilat dont s'était illustré le concile de Jamnia, mais, se reconnaissant de tous points incompetents, c'est dans un sentiment de louable modestie qu'ils employèrent un autre moyen de formuler leur vote... Et quel moyen ! Fut-il magique ou tout simplement un appel au hasard ? Mystère !

Toujours est-il qu'ils procédèrent comme suit, selon le témoignage de l'historien Pappus : Les diverses Écritures parmi lesquelles devait être choisi le droit canon — et Dieu sait si elles étaient nombreuses — furent portées dans une église et entassées pêle-mêle sur la table de communion. Que faire alors et par où débiter ? A tout hasard, cela ne pouvait nuire, l'on commença par une prière. L'on demanda au Seigneur de faire rester sur la table, les seuls Livres inspirés par lui. N'était-il pas le seul qui pût faire ce choix ? Puis, successivement, les Écrits furent déplacés. De la surface de la table, on les fit passer entre ses pieds, où ils furent entassés, jusqu'à ce que l'espace en fut entièrement rempli. Qu'arriva-t-il, alors ?... C'est que sur la table restèrent *quatre* manuscrits... Et qu'étaient-ils ces manuscrits ?... Miracle du ciel, c'étaient nos quatre Évangiles ! N'était-ce pas Dieu lui-même qui les avait

choisis ? — Mais, sur le nombre énorme, pourquoi donc quatre seulement ? — Ce sont les Pères de l'Église qui vont nous le dire. Écoutez saint Irénée : « L'Église, nous dit-il gravement, est répandue dans le monde entier, or le monde a quatre régions, il faut donc quatre Évangiles répondant aux quatre points cardinaux. » « Ce n'est pas tout, ajoute saint Cyprien, avec une gravité non moins impressionnante, le Paradis terrestre n'avait-il pas quatre fleuves ? Eh bien, c'est encore pour cela qu'il nous faut quatre Évangiles. »

La voilà, la réponse, réponse suffisamment péremptoire, je suppose. Auriez-vous l'esprit assez mal fait pour ne point vous en contenter ?

Nous arrivons maintenant à ce que l'on peut appeler la critique exégétique des Saintes Écritures. En l'année 1753, le judicieux et clairvoyant critique, Jean Antruc, ainsi que nous l'avons dit plus haut, constata que la Genèse contient deux documents qui, non seulement diffèrent, mais encore se contredisent. Le premier récit comprend le premier chapitre et les trois premiers versets du second. Au quatrième verset du second chapitre, commence la deuxième version qui répète plus ou moins, mais en la défigurant singulièrement, celle qui la précède. Force donc est d'attribuer ces deux récits à « deux sources différentes » dont la discordance est tout particulièrement accentuée par le fait que le premier se sert dans l'original hébreu du mot *Élohim*, pour désigner le Créateur, tandis que le second emploie le mot *Jahvé* ou *Jéhovah*... ce qui fait qu'on distingue, aujourd'hui, les deux récits, en les nommant, l'un la version élohiste, l'autre, la version jahviste.

Cette découverte, on le comprend, mit fort en éveil le groupe des exégètes qui trouvèrent d'autre part — fait d'importance capitale — que de nombreuses allusions sont faites dans les premiers livres de l'Ancien Testament à la captivité de Babylone dont la date est parfaitement connue, soit 700 ans avant Jésus-Christ... ce qui prouve que le *Pentateuque*, bien plus moderne qu'on ne se le figurait, fut totalement écrit ou tout au moins constitué, après que les Juifs furent revenus de leur exil. Mêmes constatations à propos du livre des *Chroniques* qui ne fut écrit que 300 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 300 ans après la Captivité et que ses matériaux furent tirés des livres des *Juges* et des *Rois*. Les *Psaumes*, généralement attribués à David, remontent tout au plus à 150 ans avant Jésus-Christ et ne furent donc point écrits avant la Captivité, à laquelle ils font de fréquentes allusions, avec cette aggravation que dans le Psaume (CXXXVII, 1 à 5, 8 et 9), l'auteur éclate en cris de rancune, puis de rage féroce, en termes d'une telle violence, qu'il serait vraiment difficile d'y trouver trace d'une inspiration divine quelconque. Écrit encore après la Captivité le discours de Salomon dans le livre des *Rois*, et quant au livre de *Daniel*, il n'est pas le récit d'incidents qui se passèrent 600 ans avant Jésus-Christ, mais plutôt une sorte de poème épique écrit vers l'an 164, par quelque Juif pieux désireux de relever le courage de

ses compatriotes démoralisés par les malheurs d'Israël. Le *Lévitique*, enfin, semble avoir été emprunté au livre babylonien désigné sous le nom de *Classique de la Pureté*, dont aucun des détails n'est mentionné dans l'Ancien Testament.

Que conclure de toutes ces constatations, sinon que ce dernier recueil fut écrit par des auteurs divers, après le retour de la Captivité, comme tant d'autres, si bien que la prétendue histoire des juifs ne fut que la traduction libre, disons plutôt le simple résumé de mythes et de légendes émanant de siècles barbares et de populations absolument ignorantes.

Parmi d'autres remarques qui, toutes, viennent en confirmation de ce qui précède, il en est une qui frappe et fait grandement réfléchir. Si les Israélites, disent les exégètes, avaient réellement passé quatre cents ans en Égypte, n'auraient-ils pas subi l'influence de cette grande et belle civilisation dont la philosophie et les dogmes religieux attachaient une si grande importance aux principes concernant les destinées futures de l'âme, aux grands problèmes que soulève la question du bien et du mal et aux solutions qu'en donne la doctrine de l'immortalité? Or, de toutes ces idées fondamentales, de toutes ces notions indispensables, pas une ligne dans le Pentateuque, pas un mot dans le livre de Job lui-même qui, dans les ténèbres de son ignorance morale, s'hypnotise dans la contemplation de la puissance de Dieu et se résigne à ne rien savoir de l'au-delà, se contentant d'avoir récupéré sa fortune et de pouvoir montrer à ses amis l'énorme troupeau de ses brebis, de ses chameaux, de ses bœufs et de ses ânesses.

Que n'aurait-on pas à dire encore, si l'on voulait la prendre au sérieux, ne fût-ce qu'un instant, des contes fantastiques que nous prodigue cette prétendue *Lettre*, écrite par Dieu lui-même aux populations humaines? Ici, c'est le soleil qui « s'arrête », sur l'ordre de Josué ; là-bas, ce sont les murs de Jéricho qui s'écroulent au son des trompettes ; ailleurs, ce sont cent trente-cinq mille hommes que mettent en déroute les *trois cents* soldats de Gédéon, sans compter les autres milliers qu'ils massacrent... plus loin, ce sont deux millions cinq cent mille Israélites qui, pendant quarante ans, vivent dans le désert de Sinaï, l'une des solitudes les plus arides du monde, privé d'eau, de terre végétale et de pâturages...

— Mais n'avaient-ils pas la manne ?

— Ah oui, c'est juste, ils avaient la manne, c'est-à-dire quelques globules blanchâtres, recueillis tous les matins, sur une plante épineuse... pour nourrir près de trois millions d'hommes, y compris leurs troupeaux de moutons, de chameaux et d'ânesses!... Comme l'on comprend leurs regrets amers au sujet des beaux oignons d'Égypte.

Quant aux contradictions qui fourmillent dans cette Bible étrange et à la férocité des mœurs de tous ces *hommes de Dieu* dont elle nous raconte l'his-

toire, peut-on les envisager sans stupeur ni dégoût ? « Tu ne tueras point », tonne la voix de Sinaï, alors que, pour complaire aux fureurs d'un Jéhovah sanguinaire, nous voyons Moïse, le plus doux des hommes, Samuel le juge intègre, et David, « l'homme selon le cœur de l'Éternel », multiplier les massacres, verser des flots de sang, égorger des populations entières, vieillards, femmes et enfants à la mamelle, tout cela, dans l'ivresse d'une rage destructive dont les bêtes sauvages elles-mêmes ne donnent point d'exemples (1).

Et ce sont ces horreurs monstrueuses que les orthodoxes nous déclarent avoir été ordonnées, exécutées et racontées par l'Éternel lui-même !... Non, il est temps, plus que temps, de sortir de cette hallucination fétichiste et nous ne pouvons que résumer, avec approbation, les conclusions formulées par le Dr Laing, alors qu'il nous déclare que les annales authentiques de l'histoire juive ne commencent qu'à la monarchie et que tout ce qui les précède ne consiste qu'en mythes puérils ou grossiers, en légendes invraisemblables, en traditions orales défigurées, inextricablement mêlés entre eux et auxquels furent ajoutées des additions ultérieures de nulle information sérieuse, en fait d'événements, de dates et d'ordre chronologique — autant de choses d'où résulte le fait indéniable que l'histoire contenue dans l'Ancien Testament est comparativement moderne et ne précède guère que de deux mille ans, tout au plus, l'époque où nous ont été fournies des annales authentiques, par les monuments de l'Égypte et les fouilles opérées dans les ruines de Babylone. (T. H. Martyn.)

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

---

## CHANOINE ET DOCTEUR

---

Je viens de lire, dans les *Annales des sciences psychiques*, le long réquisitoire de M. de Vesme contre Miller. Je ne viens pas défendre ce médium. Je ne l'ai vu qu'une fois, dans des conditions trop mauvaises pour pouvoir avoir une opinion. J'attendrai. M. le Dr Maxwell, qui a assisté à neuf séances, n'est pas encore convaincu, dit-il dans les *Annales*. Il attend, pour être fixé, de pouvoir faire encore quelques observations, mais il ne range pas encore Miller parmi les simples *illusionnistes*, comme le fait le rédacteur en chef des *Annales*.

(1) Voir *Nombres*, XXXI, 14 à 18. — *Josué*, VI, 20, 21. — I *Samuel*, XVI, 33, 34. — II *Samuel*, XXI, 8, 9. — *Psaume*, CXXXVII, 1-5, 8 et 9. — *Juges*, VIII, 10, 12... et combien d'autres passages semblables.

Si les notes prises par M. de Vesme sont exactes, — et il est probable qu'elles le sont, — on peut croire qu'il s'est passé parfois de drôles de choses dans ces réunions. Voici en tout cas une petite histoire qui a une saveur toute particulière.

Dans une séance chez M<sup>me</sup> Nœggerath, la fille de Bonne-Maman, un chanoine interviewe le Dr Benton et lui demande quelle est exactement la position du Christ dans l'univers ? Le docteur qui, comme ses confrères terrestres, a une réponse à tout, ne se laisse pas troubler par cette question étonnante, et il répond que le Christ est en haut de la septième sphère, chaque sphère étant divisée en sept autres échelons...

Je ne sais si M. le chanoine fut satisfait de cette réponse bizarre, mais il n'insista pas, et il demanda au savant docteur quelques renseignements sur la Vierge Marie. Le docteur lui répondit que c'était un esprit très élevé qui écoute toujours les prières qui lui sont adressées.

Jusqu'ici tout va bien. Mais le chanoine, très curieux, veut en savoir davantage.

— Est-elle vierge, demande-t-il ?

— Oui.

— L'Immaculée Conception est donc un fait ?

— Oui.

Après ce petit dialogue il y eut, dit M. de Vesme, une stupeur et un malaise profonds dans ce milieu en grande partie spirite. Une discussion très vive, qui dégénéra en dispute, s'éleva entre M. Pablo et le docteur de l'autre monde. Ce dernier, pour prouver sa supériorité sur ses collègues terrestres, déclara « qu'il n'y a pas de lois naturelles ». Cette nouveauté scientifique déchaîne le tumulte et, tout à coup, on entend un grand cri de frayeur... Il est poussé par le chanoine qui vient d'être frappé...

Oh ! remarquons : pas par un spirite... mais par un fantôme, par « un vieillard courroucé » qui s'est avancé vers lui, raconte le digne ecclésiastique.

Nous n'avons aucune raison pour ne pas ajouter foi à sa parole : on peut s'attendre à tout dans les séances obscures : mais pourquoi M. le chanoine a-t-il été frappé ? Pourquoi les entités de l'au-delà ont-elles été si irrespectueuses vis-à-vis d'un dignitaire de l'Église ?

La question est délicate. Mais on pourrait cependant hasarder une explication. Ne pouvait-on pas admettre que M. le chanoine a été corrigé par « le vieillard courroucé » comme on corrige un enfant qui ne sait pas sa leçon.

Dans l'émotion causée par son dialogue avec ce docteur si ferré sur toutes les questions, le bon prêtre avait oublié et sa théologie et les premiers enseignements reçus au séminaire.

Il est évident, en effet, qu'on lui avait appris, dans sa jeunesse, qu'il

n'existe aucun rapport entre la virginité de Marie et l'Immaculée Conception; que ce dogme, le dernier venu, a été imposé par Pie IX qui ordonna, sous peine de l'enfer, de croire que Marie, qui devait donner naissance au Christ, a été *conçue dans le sein de sa mère sans péché; c'est-à-dire qu'elle est venue au monde exempte du péché originel* auquel nous sommes tous soumis.

Dans un moment d'oubli, M. le chanoine a confondu, — comme le font beaucoup de catholiques, — l'Immaculée Conception avec l'Incarnation et la Virginité de Marie; et alors, « un vieillard courroucé » est venu le rappeler à l'ordre.

Il faut espérer que, de l'autre côté, le D<sup>r</sup> Benton a dû également être morigéné, et peut-être corrigé, pour avoir maladroitement contribué à propager une erreur.

... Pour finir sérieusement, il faut dire que tout cela est regrettable. Voilà où on en arrive lorsque, dans ces séances, où on devrait se borner à constater et à étudier des faits physiques, on veut entamer des conversations théologiques ou autres avec les Entités qui se présentent et qui, il ne faudrait pas l'oublier, sont toutes d'un ordre très inférieur. Le cas du chanoine frappé le prouve surabondamment.

J'oubliais un autre incident de cette séance qui paraît avoir été privilégiée. Un peintre, qui est « un voyant », a vu Bonne-Maman s'avancer et aller frapper elle aussi l'ecclésiastique... Pauvre Bonne-Maman: si elle se doutait du rôle qu'on lui fait jouer! Mais il est probable qu'elle n'en sait rien, et qu'elle était bien loin lorsqu'on faisait dans son salon des expériences si fantaisistes.

Ce ne sont pas des séances de ce genre qui feront progresser notre grande doctrine.

UN VIEUX SPIRITE.

---

## Survivance et Immortalité de l'âme humaine

---

### Preuves métaphysiques et métapsychiques

Par le D<sup>r</sup> DUPOUY

Ce que je me propose d'écrire est une réfutation du matérialisme et du scepticisme de certains philosophes anciens et modernes. A l'appui de mes convictions, j'apporterai les preuves métaphysiques fournies, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, par la philosophie classique, relativement à la survivance du *moi* après la mort.

Parallèlement, je résumerai les raisons données par les doctrines matérialistes.

Comme derniers arguments, je donnerai les preuves métapsychiques de la persistance de l'esprit, d'après la psychologie expérimentale, solutionnant ainsi ce troublant problème de la vie humaine, par des faits indéniables tels que l'exige la science positive.

#### DANS L'INDE : PHILOSOPHIE ORIENTALE

L'histoire nous apprend que les Aryens des hauts plateaux de l'Asie, ancêtres des Hindous et des Persans, reconnaissaient dans leur religion, la plus ancienne de toutes, un Dieu tout-puissant : Brahma. Leurs livres sacrés, les *Védas*, et antérieurement le *Shastabad*, ne laissent aucun doute sur ce point, pas plus que sur l'immortalité de l'âme, corollaire de la croyance en Dieu. Dans leurs hymnes sacrées, ils demandaient à Brahma d'enflammer de ses feux et d'échauffer de ses rayons « les âmes des hommes, lesquelles s'en retournent et reviennent ». C'était la reconnaissance de la survivance éternelle...

A côté de Brahma étaient Vichnou et Schiva, formant une trinité représentant la divinité aryenne. A une certaine époque, 3100 avant Jésus-Christ Vichnou « s'incarna », sous le nom de Krishna. A la vérité, il fut un prophète initié par les ascètes de l'Himalaya, et inspiré par les anciennes croyances védiques; il se donna pour but d'apprendre aux hommes les liens qui les rattachent à l'Être suprême. Et ses paroles furent consignées dans les livres sacrés. Dans la traduction donnée par Burnouf, et par Fauche, on peut lire les passages suivants que les spiritualistes pourraient reconnaître pour leur propre doctrine :

« Le corps, enveloppe de l'âme qui y fait sa demeure, est une chose finie mais l'âme qui l'habite est invisible, impondérable, éternelle.

« Quand le corps est dissous, lorsque la sagesse a le dessus, l'âme s'envole dans les régions des êtres purs, qui ont la connaissance du Très-Haut. Lorsque c'est la passion qui domine, l'âme vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont attachés aux choses de la terre. Toute connaissance, heureuse ou malheureuse, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les vies antérieures. Pour parvenir à la perfection, il faut conquérir la science de l'Unité, qui est au-dessus de la Sagesse; il faut s'élever à l'Être divin qui est au-dessus de l'âme et de l'intelligence. Cet Être divin est aussi en chacun de nous.

« L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'Être d'où procèdent les principes de toutes choses, et par qui l'univers a été formé, obtient par ce sacrifice la Perfection.

« L'âme qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et boit l'eau de l'Immortalité.

« Moi et Vous, disait-il à ses disciples, nous avons eu plusieurs naissances. Les miennes ne sont connues que de moi; vous ne connaissez pas les vôtres.

« Je vous ai révélé les grands secrets. Ne les dites qu'à ceux qui peuvent vous comprendre. Vous êtes les Élus. Vous voyez le but. La foule ne voit qu'un bout du chemin.

« Les œuvres inspirées par l'amour de nos semblables sont celles qui pèseront le plus dans la balance céleste. Ne crains pas de vivre parmi les méchants pour les ramener au bien.

« L'infini et l'espace peuvent seuls comprendre l'Infini. Dieu seul peut comprendre Dieu.

« Longtemps avant qu'elles ne se dépouillent de leur enveloppe mortelle, les âmes qui n'ont pratiqué que le bien acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées dans la vie spirituelle. »

Il disait encore : « Rien de ce qui est ne peut périr, car tout ce qui existe est contenu en Dieu. *Aussi les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts.* Car jamais je n'ai cessé d'être, ni toi, ni aucun homme, et jamais nous ne cessons d'être, nous tous, au-delà de la vie présente. » C'est ce que les brahmes, ajoute Léon Denis, affirment encore de nos jours par la doctrine des Pitris. De tout temps, l'évocation des morts a été une des formes de leur liturgie.

Finalement, la fin suprême de l'âme était, après de nombreuses épreuves, son entrée dans le *Nirvana*, séjour de Brahma.

La religion de Brahma, révélée par Krishna, dégénéra progressivement, par les prétentions des prêtres qui réclamèrent pour eux la puissance temporelle, des richesses et des privilèges, et qui instituèrent des commandements reposant sur des superstitions grossières et des désorganisations sociales, faites à leur profit.

Vers le VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, Vichnou pensa qu'il devait « se réincarner », sous le nom de Bouddha, pour remettre l'humanité dans la voie de la morale et de la loi divine.

Bouddha était fils du roi Çakia-Mouni. Attristé de l'altération des doctrines de Krishna et des abus d'une théocratie dominatrice, il apprit à ses disciples à pratiquer la Dhyâna, c'est-à-dire de se livrer à la contemplation et l'extase, — état de l'esprit qui permet aux initiés de communiquer avec les âmes qui ont quitté la terre. (E. Bonnemère, *L'âme et ses manifestations à travers l'histoire*) (1).

(1) Librairie Leymarie, 42, rue St-Jacques, à Paris. Cet ouvrage est épuisé et vaut actuellement 5 fr.

Bouddha enseigna d'ailleurs la doctrine spiritualiste, — mépris des passions humaines, austérité de la vie, culte de la science de la nature, ensemble des grandes vérités enseignées par Krishna, l'amour et la charité pour tous les hommes, conditions nécessaires pour mériter le bonheur du *Nirvana*. Mais, comme dans la doctrine primitive de Krishna, Bouddha enseigne que des incarnations multiples sont nécessaires pour arriver à la dématérialisation de l'Esprit, avec la conservation de son individualité, sans l'obligation des renaissances.

#### EN CHINE ET AU JAPON

Confutzé, appelé par nous Confucius, fut plutôt un législateur qu'un prophète. Sa philosophie consistait principalement dans l'austérité des mœurs et le culte des ancêtres et de quelques esprits supérieurs. Cela ne permettait pas d'en conclure à une foi absolue dans la survivance de l'âme, comme dogme de la religion nouvelle. Mais celui d'un Être tout-puissant, présidant à l'ordre de l'Univers, y est nettement formulé.

En Chine et au Japon, la majorité des populations abandonna la religion de Confucius, malgré la pureté de sa morale, pour revenir au culte de Bouddha, sous le nom de *Fo* ou Foé, comportant l'immortalité de l'esprit et la croyance à des récompenses ou à des punitions après la vie. D'ailleurs, de temps immémorial, les Chinois ont reconnu un seul Dieu, sans génies ni démons autour de lui, sans dogmes, sans disputes théologiques.

#### EN PERSE ET EN CHALDÉE

Dans les temps les plus reculés, avant la fondation du Brahmanisme, apparaît le Mazdéisme, la religion d'Ahura-Mazda, le dieu suprême, créateur de tous les êtres, ayant pour symbole la lumière céleste. Zoroastre, ou Zerdust, son prophète, a fait connaître les rites du culte d'Ahura-Mazda, la *Férouers* bienfaisants, âmes désincarnées, *Mithra*, génie médiateur entre Dieu et les hommes, dont la demeure sur le mont *Hara-Berezaiti* réunit, après la mort, les âmes des justes, pour se rendre en Garonman, séjour de l'Être suprême.

Celui-ci, Esprit bienfaisant, a pour adversaire Ahriman, Esprit malfaisant, chef des *dews* ou démons, mais celui-ci inférieur au premier:

Le Mazdéisme représente donc l'idée spiritualiste comme le Bouddhisme avec la croyance en Dieu et la survivance de l'esprit. Mais, à un moment donné, il tombera entre les mains des prêtres mages, qui feront dégénérer la doctrine pure de Zoroastre en pratiques superstitieuses et matérialistes complètement opposées au *Zend-Avesta*, le livre sacré, encore aujourd'hui conservé par les Guèbres (1).

(1) Ces livres contenaient des additions au *Zend-Avesta* faites par les prêtres du feu distincts des Mèdes.

## LES HÉBREUX

Les Hébreux n'avaient aucune philosophie. Du dogme de l'immortalité de l'âme, il n'est fait aucune mention par leurs législateurs, ni dans le *Lévitique* ni dans le *Deutéronome*. Pour eux, les âmes étaient matérielles, et les anges étaient corporels. Ils ne demandaient à leur dieu, Jahvé, nom qu'ils avaient emprunté aux Phéniciens, que des récompenses terrestres.

Vers l'an 180 avant Jésus-Christ, les Pharisiens, cependant, ajoutèrent à leurs croyances religieuses le dogme de l'immortalité de l'âme pour les privilégiés. Mais les Saducéens, autre secte juive, ennemie de la secte des Pharisiens, nièrent toujours la survivance de l'esprit après la mort.

Ce sont ces mêmes Pharisiens qui abusèrent de l'autorité dont ils jouissaient à Jérusalem pour faire condamner Jésus, qui avait dénoncé leur orgueil et leur hypocrisie. Ils étaient jaloux de sa popularité, quoiqu'il soit venu enseigner leurs principes: un Dieu unique créateur de l'Univers et l'immortalité de l'âme, mais avec des sentiments de charité et d'amour pour l'humanité, de renonciation aux matérialités terrestres que les Pharisiens ne voulaient pas admettre. *Inde iræ.*

Il existait une troisième secte juive sur les bords de la mer Morte et aux environs de Jérusalem, c'était celle des Esséniens, au milieu desquels Jésus a passé plusieurs années avant son apostolat. Les Esséniens croyaient en un Dieu unique, à l'immortalité de l'âme, et à ses vies successives sur terre; ils s'adonnaient à la contemplation, renonçaient au mariage, s'engageaient à garder les secrets de leur secte, à obéir aveuglément aux Anciens. Ils soignaient les malades, condamnaient la servitude et la guerre, proclamaient l'égalité des hommes, recommandaient l'amour de Dieu et du prochain, mettaient leurs biens en commun. Ils formaient ainsi une communauté morale et religieuse, et ne se livraient qu'à l'agriculture. D'une austérité absolue, ils présentaient la plus grande analogie avec les premiers chrétiens.

## EN ÉGYPTÉ

A côté du culte populaire rendu à Isis et à Osiris, il y avait, d'après les livres hermétiques, une philosophie réservée aux seuls initiés dont voici la quintessence :

Il est un Dieu suprême ; — Knef est son nom.

Les âmes sont filles du Ciel. Dans leur incarnation, elles oublient leur origine céleste.

Les âmes dématérialisées remontent après la mort vers les sphères supérieures ; les autres restent attachées à la terre où elles subissent des incarnations plus ou moins nombreuses.

Les philosophes égyptiens disaient : « Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très subtil, c'est un souffle, c'est de l'éther. L'homme est captif dans la matière jusqu'à son ascension dans la lumière. »

Dans la religion secrète que les initiés seuls apprenaient à connaître et dont ils ne devaient rien divulguer aux profanes, voici ce qui était dit aux néophytes par l'hiérophante : « O âme aveugle, arme-toi du flambeau des mystères et, dans la nuit terrestre, tu découvriras *ton double lumineux*, ton âme céleste. Suis ce guide divin et qu'il soit ton génie, car il tient la clef de tes existences passées et futures. » (*Livre des Morts.*)

Combien il est regrettable que la science psychologique des prêtres de l'antique Égypte ne nous soit pas parvenue. Quels immenses avantages l'humanité aurait-elle pu en retirer !

L'âme était donc considérée par les Égyptiens comme une image éthérée du corps, douée de l'immortalité ; et les récompenses et les châtiments dans une autre vie étaient le fondement de leur théologie. Mais ils distinguaient l'intelligence de l'âme, celle-ci signifiant ce qui anime, comme plus tard les Latins distinguaient *animus* et *ánima*, et les Grecs *Psukê* l'âme des sens, *PNEUMA* souffle qui donne le mouvement, et *Nous* qui était l'intelligence, l'âme pensante.

Dans ce court aperçu des philosophies orientales, on peut donc constater déjà chez tous les peuples, et dès la plus haute antiquité, la croyance universelle à l'existence d'un Être suprême et à la survivance de l'esprit après la mort, avec la conscience, le souvenir qui relie la vie future à la vie passée, et la responsabilité qui en est la conséquence immédiate. Cette croyance est une conception naturelle à l'homme, malgré l'opinion contraire de quelques individualités préconisant le culte du néant.

#### PHILOSOPHIE GRECQUE

(640 à 470 av. J.-C.)

Thalès, un des sept sages de la Grèce, avait résumé toute sa philosophie par ce précepte : *Connais-toi toi même.*

Il donnait au monde comme origine l'Esprit ou Dieu qu'il considérait comme le grand Principe de l'Univers. Il était le fondateur de l'École ionique.

Anaximandre, son disciple, enseignait un Dieu unique, immatériel et éternel, l'Unité suprême. Pour lui, une même substance est universellement répandue dans l'Univers, et il lui donnait le nom d'*infini*. Cette substance ressemble assez à l'éther des physiciens modernes.

Sa doctrine ne fut pas très bien comprise de ses contemporains ; mais

son enseignement ésotérique, réservé aux initiés, ne nous est pas connu ; il devait être essentiellement spiritualiste.

Xénophane, illustre représentant de l'École métaphysicienne, a été le précurseur du monothéisme en Grèce : un Dieu unique, immatériel, l'Unité suprême, principe moteur de l'Univers.

La doctrine spiritualiste de ces philosophes fut combattue par Leucippe et Démocrite, qui représentaient l'École atomistique, expliquant tout par la théorie des atomes, ceux-ci en nombre infini, doués d'un mouvement éternel, lesquels, par leurs combinaisons fortuites, formaient tous les corps de la nature...

Les compatriotes de Démocrite regardaient celui-ci comme un fou ; ils firent appeler Hippocrate pour le soigner...

Voltaire, à propos des combinaisons fortuites des atomistiques, a écrit ces lignes pleines de bon sens et de franchise :

« Le hasard est un mot vide de sens ; rien ne peut exister sans cause. Le monde est arrangé suivant des lois mathématiques, donc il est arrangé par une intelligence.

« Ce n'est pas un être intelligent tel que je le suis, qui a présidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde est l'ouvrage d'une intelligence prodigieusement supérieure (1). »

Pythagore, comme Thalès, était un des plus grands savants de l'antiquité grecque. Il avait été initié aux doctrines de Zoroastre et de Bouddha pendant son séjour à Babylone. Il pensait qu'un fluide impondérable remplit tout l'Univers, — fluide qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'éther. Il enseigna à son retour en Grèce, avec le dogme de la métempsychose, la croyance en un Dieu suprême, mais son culte était une véritable théocratie sacerdotale. Pour lui, Dieu était l'unité absolue et primordiale ; et l'âme était douée de mouvements propres. Il pensait que les âmes, après une série d'épreuves, s'élevaient graduellement par la vertu, ou s'abaissaient par le vice, et que celles-là pouvaient arriver ainsi à la vie parfaite des âmes désincarnées. Il prétendait se souvenir d'avoir eu une existence antérieure, sous le nom d'Euphorbe.

Pythagore fit de nombreux disciples, parmi lesquels Alcmeon, auteur d'un traité de médecine et d'un ouvrage sur la nature de l'âme ; — le mathématicien Archytas ; — et enfin Apollonius de Tyane, qui avait été initié dans son voyage dans l'Inde aux phénomènes extraordinaires du Fakirisme, ce qui l'avait fait considérer comme un thaumaturge, excitant partout l'admiration sur son passage et opérant des guérisons merveilleuses.

(1) Voltaire, *Dict. philos.*, art. *Philosophie ancienne*.

## SOCRATE

(470 av. J.-C.)

Socrate est le véritable fondateur de la philosophie. Il était avant tout l'ennemi de la dialectique nihiliste, des sophistes et des polythéistes.

Il enseignait que l'âme est distincte du corps, semblable à Dieu, qu'elle tend au bien, qui se confond avec le beau, le vrai, l'utile, qu'elle est immortelle. Il voit en Dieu un Être intelligent et bon ; le monde est son œuvre.

La morale de Socrate est parfaite ; la vertu, d'après lui, se confond avec la science ; le vice est le produit de l'ignorance. L'amitié est liée à l'honnêteté, et la société ne peut exister sans justice.

Les principaux disciples de Socrate furent Criton, son ami intime ; — Xénophon, qui a publié ses enseignements ; — Phédon d'Élis qui lui ferma les yeux ; — Timée de Locres, auteur du *Traité sur l'âme du monde et sur la nature* ; — Euclide, fondateur de l'*École mégarique* ; — et Platon..., tous fidèles interprètes des grandes et pures doctrines de leur maître.

## PLATON

(430 av. J.-C.)

Platon croyait à l'immortalité de l'âme douée de sensibilité, de volonté et de raison. Il la considérait comme distincte du corps, mais lui étant accidentellement unie pour l'expiation des fautes d'une vie antérieure. « Elle existait, disait-il, quelque part avant d'être dans cette forme d'homme ; voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. »

D'après lui, il y a dans la pensée humaine un mouvement ascendant dont Dieu est le terme. « Les idées, disait-il encore, résident en Dieu ; elles sont perçues par une faculté supérieure, la raison ou l'entendement, c'est-à-dire l'âme raisonnable. Peut-être même sont-elles des réminiscences d'une existence antérieure.

« L'âme survit au corps avec le souvenir du passé : séparée du corps elle est heureuse ou malheureuse, suivant la destinée qu'elle s'est faite elle-même. Aux âmes qui n'ont pas encore mérité une félicité sans fin, la Providence ménage une nouvelle épreuve de la vie corporelle, sans le souvenir de leur existence antérieure. »

La morale de Platon avait pour but de permettre à l'homme d'arriver à ressembler au Créateur. Elle se résumait par la sagesse, le courage, la tempérance et la justice, vertus essentielles, qui avaient une sanction heureuse dans la vie future, « dans un autre monde pur au-dessus de ce ciel pur où sont les astres ; la terre que nous habitons n'est que le sédiment grossier de ce monde éthéré ».

Platon, disciple de Socrate, eut lui-même de nombreux disciples, parmi lesquels Xénocrate, qui dirigea après lui l'*Ancienne Académie*, essayant de concilier la doctrine de son maître et celle de Pythagore, toutes les deux d'ailleurs fondées sur le dogme spiritualiste.

Parmi les nombreux écrits du célèbre fondateur de l'*Académie*, il faut citer le *Timée* ou la *Nature*, ouvrage dans lequel il tend à prouver que la nature de l'âme est exempte de toute matière grossière ; c'est l'œuvre la plus sublime de toute la philosophie ancienne où les Pères grecs s'instruisirent.

#### ARISTOTE

(384 av. J.-C.)

Aristote fut le plus brillant élève de Platon ; il fut le fondateur de l'*École péripatéticienne*. Malgré un certain positivisme scientifique donné à sa philosophie, ses œuvres contiennent les vues les plus élevées sur la nature de Dieu et de l'âme humaine. Il donne à celle-ci la forme du corps ; c'est en elle que réside la force qui préside à la vie organique, sensitive et intellectuelle de l'être humain, possédant la raison et la volonté.

Suivant l'expression d'Aristote, l'âme, au point de vue de sa nature et de sa forme, est l'« *entéléchie* du corps », c'est-à-dire la forme substantielle, la réalité dernière du corps renfermant la réalité de son action et qui tend d'elle-même à sa fin. Il accepte son immortalité, mais sans conscience ni souvenir.

#### ÉPICURE

(340-270, av. J.-C.)

Épicure et ses disciples pensaient comme Démocrite, le fondateur de la doctrine atomistique, que le principe de toute connaissance est dans la sensation que produisent en nous les effluves matériels qui s'échappent du corps.

L'âme, comme le monde, ne serait pour eux qu'un composé d'atomes subtils, n'ayant pas droit à l'immortalité.

Ce sont des atomes qui pensent en nous, a dit Épicure après Démocrite. « Mais, mon ami, lui a répondu Voltaire, comment un atome pense-t-il ? Avoue que tu n'en sais rien. »

Les épicuriens ne professaient pas un athéisme absolu. Mais, s'il existait un dieu ou des dieux, ils se désintéressaient du monde et des hommes.

La morale épicurienne faisait consister le bonheur dans l'absence de douleurs physiques et morales et dans le repos absolu, dans l'*ataraxie*, félicité suprême, *voluptas*, que certains philosophes ne comprirent pas et qu'ils interprétaient par l'ensemble des voluptés humaines.

Les épicuriens prêchaient aux hommes l'austérité des mœurs, la fraternité universelle, la justice, la douceur.

On a expliqué l'erreur d'Épicure sur son athéisme et conséquemment sur son incrédulité à l'immortalité de l'âme, par l'impossibilité de reconnaître les dieux du paganisme procréés comme les mortels, se faisant la guerre comme les mortels, incitant les hommes à leurs vices et à leurs crimes, mais dont les prêtres vantaient les qualités, préconisant les guerres sur l'examen des viscères des animaux égorgés sur leurs autels et sur les paroles inintelligibles des pythies.....

#### ZÉNON

(360 av. J.-C.)

Zénon, de Citium, fut le fondateur de l'École stoïcienne, émettant comme principe que toutes nos idées viennent des sens : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*. Son enseignement, donné sous un des portiques d'Athènes, reposait sur la science de la nature, distinguant d'une manière générale deux principes, l'un passif, la matière, le corps ; l'autre actif, Dieu et l'âme humaine, dont le principe est une espèce de feu, animant toute chose. Mais l'âme, parcelle de la divinité, perdait après la mort son autonomie et se réunissait au grand tout, à l'âme du monde.

Malgré cela, la morale stoïcienne était très pure et d'une grande noblesse. Elle fut acceptée par Caton, Épicète, Sénèque, Thrasyas, Perse... et beaucoup d'autres philosophes grecs et latins.

#### A ROME

(106 av. J.-C.)

Les Romains n'avaient point de philosophie à eux ; ils avaient tout simplement emprunté la philosophie grecque.

Le stoïcisme eut pour illustre représentant Caton d'Utique. Après la défaite de Pharsale, il eut recours sans hésitation au moyen préconisé par Zénon pour échapper aux servitudes : le suicide.

Pour ne pas survivre à la liberté, morte sur le champ de bataille de Pharsale, il s'enferma dans Utique ; et là, après avoir lu et médité le *Traité de l'immortalité de l'âme* de Platon, il se perça de son épée. Addison, le grand poète anglais, a rendu, dans sa tragédie de Caton, les sentiments que devait éprouver l'austère stoïcien en se donnant la mort, qui était pour lui la délivrance de son esprit. Je citerai ces quelques vers, d'après la traduction française :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle ;  
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.  
Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,  
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?  
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;  
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,  
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,  
Les portes de la vie et de l'éternité.

Cicéron, le grand orateur romain, appartenait à l'École platonicienne. Dans son *dialogue sur la vieillesse*, il termine par un admirable chapitre sur l'immortalité de l'âme.

Disciple du platonicien Philon, il avait adopté les doctrines les plus élevées de la philosophie grecque.

Les poètes latins ne confessent pas moins que les philosophes l'immatérialité de l'esprit.

Il est un Dieu en nous, c'est lui qui nous anime, dit Ovide :

*Est Deus in nobis,  
Agitante calescimus illo*

Horace espère qu'il ne mourra pas complètement,

*Non omnis moriar*

L'esprit régit la matière, il s'y mêle et l'anime, a écrit Virgile :

*Mens agitat molem, et magna se corpore miet.*

L'empereur Marc-Aurèle disait à ses enfants : « Je ne reconnais qu'un Dieu éternel, notre âme est une émanation de la divinité, mon corps, mon esprit me viennent de Dieu. »

LUCRÈCE

(95 av. J.-C.)

Lucrèce, auteur du poème *De natura Rerum*, était un disciple du système d'Épicure qu'il mit en vers étincelants de beauté de premier ordre, quoi qu'il fût difficile d'exposer en vers latins, suivant ses propres expressions, les recherches obscures des Grecs :

*Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta,  
Difficile illustrare latinis versibus esse.*

Je ne discuterai pas les théories de Lucrèce sur la force et la matière qu'il identifie, sans démontrer l'origine de cette force qu'il fait inhérente à des atomes, laquelle supposerait une intelligence directrice.

Ce qui intéresse particulièrement la philosophie, c'est d'abord la connaissance des causes morales qui ont conduit Lucrèce à l'athéisme et à la négation de l'âme, deux questions toujours connexes.

Ensuite ce sera de rechercher les preuves prises dans son poème établissant dans toutes ses parties la fermeté de ses convictions.

Nous savons que la doctrine épicurienne, dans toute sa pureté, apprenait à ses disciples à rejeter les désirs frivoles, à combattre les superstitions, à entourer leurs pensées et leurs actions d'une grande austérité. Au temps de Lucrèce la morale des Romains touchait déjà à la décadence, sous l'influence des guerres civiles, et des bassesses de la religion dont les prêtres étaient au service du Pouvoir, s'efforçant de glorifier les crimes du plus fort. Ces prêtres n'avaient pas compris les préceptes de l'École grecque d'Épicure dont les maîtres gardaient pour eux les grands principes, et n'initiaient pas les profanes à leur enseignement intégral, laissant le peuple dans les incohérences des superstitions et du fanatisme, « sous les chaînes pesantes duquel l'homme avili rampait et montrait, au milieu des nues, sa tête épouvantable. »

*Oppressa gravi sub religione  
Quæ caput a cæli regionibus ostendebat.*

L'ennemi que devait combattre l'épicurisme était donc les superstitions et les absurdités sacerdotales. Et, pour cela, il fallait remplacer les hypothèses par des démonstrations et ne demander qu'à la science et à la raison d'expliquer l'origine du monde.

Mais pourquoi Lucrèce a-t-il confondu le Dieu de Platon avec les prêtres de Bacchus, et les attributs de l'âme humaine avec le mouvement des atomes, alors qu'il acceptait les plus sublimes principes de la morale platonicienne? Pourquoi enfin a-t-il dédié son poème à Mummius animiste et monothéiste convaincu, comme le prouve une de ses lettres à Cicéron? Et que demandait-il à Mummius dans les premiers vers de son œuvre? « De ne pas l'accuser d'ouvrir une École d'impiété et de le conduire sur la route du crime. »

*Illud in his rebus vereor, ne forte rearis  
Impia te rationis inire elementa, viamque  
Endogredi sceleris.*

Il ne veut attaquer, ajoute-t-il, que les superstitions religieuses qui poussèrent l'élite des chefs de la Grèce, les premiers héros du monde, à souiller l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Ce sont ces superstitions, dit-il encore à Mummius, qui empoisonnent le bonheur de l'homme par la crainte des peines éternelles à redouter après la mort ; car il ignore la nature de son âme,

*Ignoratur enim quæ sit natura animæ,*

« Si elle naît avec le corps ou s'y insinue au moment de la naissance, si elle meurt avec nous par la dissolution de ses parties ou si elle va vers les fleuves infernaux. »

On ne voit pas que ces paroles de Lucrèce indiquent le sectaire que certains auteurs de la philosophie classique dénoncent comme un adepte du matérialisme absolu. Nos écrivains de l'Encyclopédie n'ont-ils pas combattu les superstitions du catholicisme romain dans la même pensée que Lucrèce, — pour l'affranchissement de l'Esprit humain ?...

La doctrine d'Épicure ne fit pas d'ailleurs beaucoup de prosélytes. Les Grecs étaient avant tout des psychologues spiritualistes ; ils croyaient à l'intervention protectrice des esprits désincarnés, et aux manifestations, par leur présence dans les *Mystères*, au secret de la mort qui leur avait été révélé, à tous les phénomènes que nous obtenons aujourd'hui avec nos meilleurs médiums.

Ce sont à ces conclusions qu'on arrive par la connaissance de la doctrine secrète révélée par leurs philosophes, par Pythagore, par Platon, par Socrate.

La psychologie grecque pénétra à Rome, mais n'y trouva qu'un faible écho, en dehors de quelques grands esprits, des lettrés et des poètes, Cicéron, Tacite, Marc-Aurèle... Le terrain n'était pas préparé. Les guerres et la politique ne laissaient pas de place à la philosophie.

#### EN GAULE

La doctrine des Mages chaldéens fut importée en même temps qu'en Grèce, chez les premières peuplades de la Gaule. Et c'est ainsi que les Druides furent, comme les mages, physiciens, médecins, prêtres et législateurs. Ils connaissaient les mystères de la vie, la métempsychose ascendante, et par conséquent la survivance de l'esprit ; et, d'une manière générale, tout l'enseignement psychologique de l'Orient, comme en témoignent les recherches historiques les plus récentes.

Leurs convictions à une vie future sont nettement exposées par un passage du poème de Lucain, *La Pharsale*. Dans le livre premier, l'auteur nous montre l'hésitation de César avant de passer le Rubicon, admirant le courage des Gaulois. S'adressant aux Druides, il leur tient ce superbe langage : « Et vous, Druides, vous célébrez vos mystères dans des forêts ténébreuses ; vous croyez que les ombres ne vont pas peupler les demeures tranquilles de l'Érèbe, ces sombres royaumes de Pluton ; mais nos esprits, dans un monde nouveau, vont animer de nouveaux corps. La mort, à vous en croire, n'est que le milieu d'une longue vie.

*regit idem spiritus artus*

*Orbe alio : longæ (canitis si cognita) vitæ*

*Mors media est.*

« Cette opinion, fût-elle une erreur, heureux les peuples qu'elle console ; ils ne sont pas tourmentés par la crainte du trépas ; de là cette ardeur qui brave le fer, ce courage qui embrasse la mort, cette honte attachée aux soins d'une vie qui doit renaître. »

*Et ignarum redituræ parcere Nitæ.*

Teutatès, Esus et Gwyon n'étaient, dans le panthéon gaulois, dit Léon Denis (1), que la personnification de la force, de la lumière et de l'esprit. Les Druides enseignaient l'unité de Dieu.

Le dogme de la métempsychose ascendante est bien établi dans le chant du barde Taliésin : ... « Marqué par Gwyon (esprit divin), par le sage des sages, j'ai acquis l'immortalité. Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'étais pasteur. J'ai longtemps erré sur la terre avant de devenir habile dans la science. Enfin j'ai brillé parmi les chefs supérieurs. Revêtu des habits sacrés, j'ai tenu la coupe des sacrifices. J'ai vécu dans cent mondes, je me suis agité dans cent cercles. »

L'âme, dans sa course immense, disaient les Druides, parcourt trois cercles. Dans *Anoufn*, elle subit le joug de la matière ; c'est la période animale. Elle pénètre ensuite dans *abred*, cercle des migrations qui peuplent les mondes d'expiation et d'épreuves ; la terre est un de ces mondes.

Après de nombreuses incarnations à leur surface et après des luttes incessantes, l'âme se dégage des influences corporelles et quitte le cycle des incarnations pour atteindre le cercle des mondes de la félicité *gwynfid*, où elle retrouve avec tous ses souvenirs l'unité de sa vie.

Les Druides ne recevaient l'investiture de leur ministère sacré qu'après vingt années consacrées à l'étude des phénomènes de la nature. Mais après avoir été les défenseurs de l'indépendance nationale, ils furent forcés de se réfugier dans leurs forêts épaisses, éloignés du peuple, persécutés par les Romains, par les chrétiens, condamnés par les conseils, bannis par les autorités civiles. Alors, le druidisme disparut progressivement, et ses belles et grandes doctrines se transformèrent en superstitions, en pratiques de la sorcellerie. La science mystérieuse des Druides, vers le <sup>vi</sup>e siècle, avait perdu son caractère philosophique des anciens temps. Le culte de la nature et des dieux, l'immortalité de l'âme, les cérémonies grandioses au pied des chênes antiques avaient fait place aux démons hideux, aux génies malfaisants, *gauries*, *sulèves*, *dusiens*, aux maléfices, aux aberrations les plus immorales. La science était tombée aux mains des charlatans, des magiciens, de tous ceux qui vivent de l'ignorance et des superstitions des hommes.

(A suivre.)

(1) Léon Denis. *Après la mort*. Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. Prix 2 fr. 50.

# LE PROBLÈME RELIGIEUX

## INTRODUCTION

« J'ai été toujours convaincu, a écrit Lamennais, qu'une révolution n'est pas un coup de main, et que pour qu'elle se fasse dans les choses, il faut auparavant qu'elle soit faite dans les esprits. » (*Lettre* du 6 juillet 1839.)

Nos législateurs du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle ne partagent pas l'opinion du grand réformateur religieux du <sup>xix</sup><sup>e</sup>, ou, du moins, ils n'en ont pas tenu compte dans leur loi sur la séparation de l'Église et de l'État. La séparation est votée, c'est-à-dire faite sur le papier ; mais elle n'est pas faite dans les esprits, il ne paraît pas qu'elle doive l'être de sitôt, et il faut convenir que les dirigeants n'ont rien fait pour la préparer.

Ce n'est pourtant pas le temps qui a manqué pour opérer cette révolution dans les esprits. Depuis trente-huit ans qu'ils sont au pouvoir, les républicains auraient pu et dû y songer. Ils n'auraient fait ainsi que se mettre d'accord avec eux-mêmes, travailler à la réalisation de leur programme d'antan, tenir la promesse qu'ils n'ont jamais cessé de faire et jamais essayé de mettre à exécution.

La tâche n'était pas difficile à accomplir. En effet, bien avant la naissance de la troisième république, pendant les trois premiers quarts du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, non seulement beaucoup de libéraux, républicains ou non, mais de hautes notabilités du catholicisme : Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Paris, etc., pour ne citer que les plus éminents, reconnaissaient à l'union de l'Église et de l'État de graves inconvénients, et préconisaient la séparation, la liberté religieuse.

A l'appui de leur opinion, ces penseurs invoquaient l'expérience, aussi bien que la raison et l'équité. La raison et la justice demandent que toute profession soit libre tant qu'il n'y a pas de raisons majeures pour restreindre sa liberté et pour faire intervenir l'autorité dans son exercice.

L'expérience confirme l'*à priori* de la raison et prouve qu'à la plus grande liberté religieuse correspond la plus grande prospérité, tant religieuse qu'économique, politique et morale. Ainsi, la religion est plus libre en Angleterre que dans tous les autres pays du vieux monde. L'Angleterre est aussi à l'avant-garde de la civilisation. Aux États-Unis, la religion est encore plus libre, plus indépendante de l'État. Et aux États-Unis le progrès général est encore plus rapide que dans le Royaume-Uni.

L'Espagne pourrait nous fournir la contre-épreuve.

En France, sous le second Empire, grâce à la politique relativement libre-

échangiste qui fut mise en vigueur — malgré l'opposition des Chambres, — les professions libérales, en général, et, en particulier, les cléricales, furent un peu délaissées par les jeunes gens pour le commerce et l'industrie, de sorte qu'il devint de plus en plus difficile de recruter le clergé. La plupart des évêques se plaignaient dans leurs mandements de la rareté des vocations ecclésiastiques, de la désertion des séminaires. Les aspirants à la prêtrise ne se tiraient guère que des classes inférieures et rurales. Les congrégations, autorisées ou non, ne faisaient pas parler d'elles et ne gênaient personne, pas même les plus farouches francs-maçons.

Bref, le catholicisme semblait appelé à mourir d'inanition, dans un court délai, sous le mancenillier concordataire. La séparation de l'Église et de l'État n'aurait pas rencontré alors une opposition bien vive : elle était presque mûre.

A partir de 1870-1871, tout change. La troisième république instaurée, le mouvement libéral aurait dû continuer sa marche, d'autant plus rapide même, que les plus chauds partisans et les plus ardents prometteurs de la liberté religieuse et de bien d'autres libertés arrivaient au pouvoir.

Au lieu de cela et contrairement à l'attente générale, le mouvement s'arrête net. Non seulement les républicains *arrivés* ne parlent plus de la séparation qu'autant qu'ils y sont contraints pour ne pas trop mécontenter les *arrivistes*, mais, quand ils en parlent, ce n'est que pour l'ajourner indéfiniment.

Et à mesure qu'ils arrivent, comme des vagues, les uns à la suite des autres, tous ces politiciens ne veulent plus de la séparation, qu'ils ont réclamée si vaillamment sous l'Empire ; au contraire, ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'éviter.

Aujourd'hui encore, ils ne la veulent pas et, ce qui est plus fort, ils s'en vantent. Ils proclament qu'elle s'est faite malgré eux, qu'ils ont eu la main forcée ; d'où il suit qu'ils seraient prêts à revenir en arrière... si l'Église voulait !

« Voilà », disait naguère M. Combes, le leader de l'anticléricalisme, interviewé par un rédacteur du *Journal*, « voilà le point qu'il importe avant tout de mettre en lumière, parce qu'il établit les responsabilités. La séparation de l'Église et de l'État pouvait être dans le programme de la démocratie, mais c'est le saint-siège qui l'a rendue brusquement et immédiatement nécessaire. »

Que faisait donc cet article dans le programme de la démocratie ? Ou la séparation est une chose désirable ; alors, il fallait, comme dit Lamennais, la faire dans les esprits, c'est-à-dire préparer l'opinion publique à une solution pacifique et amiable ; ou elle est mauvaise et dangereuse ; dans ce cas, il fallait en fournir la preuve aux démocrates, afin de la faire exclure de leur programme. N'était-elle donc dans le programme démocratique que pour

jeter de la poudre aux yeux de ceux que Lamennais appelle les révolutionnaires du « coup de main » ?

Renonçant donc à la séparation, dès le début de leur avènement au pouvoir, les gouvernants républicains se sont trouvés, vis-à-vis du clergé, en antagonisme irréductible.

Réduits à favoriser l'Église pour s'en faire une auxiliaire, ou à la taquiner quand elle résistait à leurs avances, les gouvernants ont été dans la situation d'un père faible envers un enfant gâté, le caressant et le punissant tour à tour, et n'arrivant qu'à le gâter encore davantage. Ils se sont vus finalement dans l'alternative ou de baisser pavillon devant l'Église romaine, — peut-être inspirée par un Saint-Esprit terrestre, — ou de brusquer la solution, de faire une révolution « dans les choses » sans avoir jamais essayé de la faire dans les esprits.

Ils ont longtemps suivi la première de ces alternatives. Pour les cléricaux étaient tous les bons emplois qui dépendent du gouvernement : militaires, civils, diplomatiques, administratifs, judiciaires. Ils auraient voulu s'en faire des alliés ou des ralliés ; cela n'a pas réussi. Les cléricaux prenaient tout ce qu'on leur offrait, mais n'en savaient aucun gré aux donateurs ; ils n'en devenaient que plus exigeants, plus avides. Ils voulaient tout.

Lassés d'être dupes, les républicains voulurent faire les méchants. Ils feignirent de persécuter les cléricaux, d'expulser les jésuites, d'ameuter le public contre leurs adversaires : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !* Mais tout se bornait à peu près à des menaces, tout au plus à des pénalités sans application. Tout ce qui en résulta, c'est que l'Église put se poser en victime d'une persécution fictive, toute de façade, ce qui ne contribua pas peu à ranimer le zèle presque éteint des fidèles.

En vain se sont succédé les lois sur l'instruction publique, sur les biens de mainmorte, sur l'expulsion des congrégations. Toutes ces taquineries n'ont fait que rendre les moines plus intéressants et attirer l'eau au moulin du Vatican. Il a fallu en venir, bien à contre-cœur, la mort, ou du moins « la frousse » dans l'âme, au moyen radical : la séparation.

Voilà donc la séparation votée, faite dans les choses — ou plutôt sur le papier, — mais elle ne l'est pas dans les esprits et, tant qu'elle ne le sera pas, la situation deviendra de plus en plus critique. En effet, pour que la séparation soit réelle, durable et bienfaisante, il faut qu'elle soit acceptée par tous. Pour qu'elle soit acceptée, il faut qu'aucun intérêt ni aucun sentiment légitimes n'en soient lésés, mais, au contraire, qu'ils soient tous satisfaits ; autrement dit, il faut que la séparation soit reconnue avantageuse par tous et pour tous : État, Église, prêtres, fidèles et indifférents ou infidèles. C'est à cette démonstration que l'on aurait dû travailler sans cesse depuis trente-huit ans que la République existe. On ne l'a pas fait, mais mieux vaut

lard que jamais ; il est encore temps, il est même urgent de s'en occuper.

C'est donc tout le problème religieux qui doit être remis sur le tapis, tant au point de vue sentimental et éthique, qu'au point de vue économique et social. Nous ne prétendons pas ici résoudre ce problème intégralement, mais seulement l'étudier au point de vue économique, et social, qui est le plus important ; nous ne toucherons aux autres côtés de la question religieuse qu'autant qu'il sera nécessaire pour éclairer notre *lanterne*.

A cet effet, nous commencerons par poser les principes généraux de la science économique, qui doivent régir la matière ; puis, prenant la question religieuse à son origine et la suivant dans toutes les phases de son évolution, nous pourrons ainsi nous assurer si les faits confirment les principes posés, et si les principes expliquent les faits (1).

## CHAPITRE PREMIER

### ORIGINE DE LA RELIGION

La religion est-elle naturelle ou artificielle ? Est-elle un produit spontané de la nature humaine, comme le langage, les arts, les sciences, etc. ; ou bien n'est-elle qu'une invention de la politique, imaginée par des aigrefins dans le but d'exploiter le commun des hommes ?

Cette question n'est pas du domaine économique et ne nous intéresse pas directement. Que la réponse soit dans un sens ou dans l'autre, cela ne changera rien, comme nous le verrons bientôt, au régime économique qui convient à la religion et doit lui être appliqué.

Cependant, sans la traiter à fond, il est bon d'en dire ici quelque chose, tant pour montrer que la question religieuse n'est pas une affaire de petite importance (une quantité négligeable), dont on peut abandonner la solution au hasard, que pour mettre les *nomolâtres* en garde contre leur tendance à interdire légalement tout ce qui ne cadre pas avec leurs préjugés « scientifiques ».

Pour trouver la réponse à cette question, ce n'est pas aux théologiens ni aux *athéologiens* qu'il faut s'adresser : leur parti est pris, leur siège est fait, et ils n'ont de souci que d'y adapter tout ce qui se présente à leurs spéculations.

Ce n'est pas non plus aux voyageurs, passant rapidement dans des pays dont ils ne connaissent ni les habitants, ni le langage, ni les us et coutu-

(1) Les lecteurs qui désireraient plus de détails, au point de vue historique, que nous ne pouvons en donner ici, surtout pour les temps modernes, pourront recourir aux ouvrages suivants : *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France de 1789 à 1870*, par Debidour ; *Religion et Science et religion*, par G. de Molinari ; *L'État et les Églises en France depuis les origines jusqu'à la séparation*, par J.-L. de Lanessan.

mes et qui, descendus à terre pour faire de l'eau et ayant vu une femme rousse, s'empresment d'inscrire sur leur carnet : En ce pays, toutes les femmes sont rousses. D'ailleurs, « a beau mentir, qui vient de loin » ; et la preuve que beaucoup mentent, ou du moins se trompent, c'est que leurs témoignages sont aussi divers que les augures et les pronostics.

C'est la nature qu'il faut interroger ; et cela, non pas dans les livres écrits par des hommes à idées préconçues, soit qu'ils veuillent prouver la nécessité de la révélation et la vérité... de la leur, soit qu'ils prétendent soutenir qu'il n'y a pas plus de religion naturelle que de religion révélée, et que c'est une affaire de pure convention.

Il y a trois choses à considérer dans la religion : la doctrine, la morale, le culte. Il s'agit donc de savoir si ces trois éléments du religiosisme sortent naturellement de l'esprit humain, ou s'ils y sont introduits du dehors.

Observons d'abord les enfants, qui sont tout près de nous. Leur goût pour les belles choses n'est pas douteux. L'instinct esthétique est très nettement imprimé en eux. Or, qu'est-ce que le culte, sinon une manifestation esthétique ? Le culte paraît donc naturel chez l'enfant.

La morale ne l'est pas moins. Voyez avec quelle passion, avec quel enthousiasme ils écoutent et apprennent les contes, les histoires, et prennent parti pour la vertu contre le vice ; et cela indépendamment des principes soi-disant moraux qu'on leur inculque, souvent même en dépit de ces principes. Il en est de même, d'ailleurs, des grandes personnes par rapport aux romans qu'elles lisent, aux pièces de théâtre qu'elles voient représenter. Nous pouvons donc affirmer que l'élément moral est naturel à l'homme, du moins tel que nous le connaissons.

Quant à la doctrine, dès qu'ils peuvent parler et qu'ils commencent à raisonner, les enfants ne cessent d'interroger, de demander : comment ceci ? pourquoi cela ? que font-ils ainsi ? Ils suivent la pente naturelle de l'esprit humain : ils *causalisent* et *finalisent*, remontent aux causes des choses et descendent à leurs fins, leurs raisons d'être ; et, de cause en cause, ils ne tardent pas à s'élever à l'idée de l'âme et, par celle-ci, à l'idée de Dieu, cause des causes et fin des fins. Aussi acceptent-ils sans la moindre répugnance, et même avec trop d'empressement, les idées de ce genre qu'on leur propose.

La religion, culte, morale et doctrine, paraît donc naturelle à l'homme. Le sens religieux est aussi inhérent à la nature humaine que les autres sens, que l'instinct, que l'intelligence.

L'analogie nous autorise à supposer qu'il en a toujours été de même depuis que l'homme existe ; et cette supposition paraît confirmée par l'histoire, la tradition, la fable, qui nous montrent partout et toujours les hommes en possession des idées religieuses fondamentales, ornées ou défigurées par

des idées accessoires d'une valeur discutable, mais qui n'infirmant point les premières.

« Tout cela est beau, dira-t-on, mais ne prouve rien. Vous parlez là de l'homme tel que nous le connaissons. Mais vous devez savoir qu'il n'a pas toujours été ainsi. La doctrine transformiste nous enseigne que l'homme est sorti de l'animalité ; qu'à son origine, il était un animal féroce jusqu'à l'anthropophagie ; qu'il n'avait aucun sentiment esthétique, aucune notion de morale ni de philosophie, surtout spiritualiste. Ce n'est qu'après des cycles de siècles de sauvagerie et de barbarie que, peu à peu, ces sentiments ont émergé.

« La religion est donc un produit de la civilisation ; elle est artificielle ; c'est une plante de serre. Pour vous convaincre, voyez les sauvages actuels. Ils n'ont aucun sentiment religieux, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler, et, de plus, si faux, qu'il vaudrait mieux, pour eux et pour nous, qu'ils en fussent tout à fait dépourvus. »

A ces objections il est facile de répondre. D'abord, les sauvages actuels sont-ils des hommes primitifs ou des dégénérés ? Nous n'en savons rien avec précision, mais toutes les apparences militent en faveur de la seconde hypothèse.

Ensuite, le peu qu'ils ont de sens religieux, ne fût-ce que le culte du beau — et même du faux, — suffit pour prouver que le germe religieux existe en eux et qu'il est susceptible de se développer, pourvu qu'il trouve les conditions requises, mais aussi de s'atrophier, si ces conditions manquent.

En fait, plus on étudie attentivement les sauvages — et même les traces qui nous sont parvenues de la préhistoire, — plus on reconnaît que les hommes, aussi loin qu'on peut remonter, ont toujours possédé le sens esthétique, qui est le point de départ de tout le développement spirituel, intellectuel et moral.

Si l'on interroge l'histoire et la tradition, on constate que, plus on remonte dans les âges, plus on voit les peuples attacher d'importance aux idées religieuses, à la morale, aux rites, aux cérémonies ; et, réciproquement, à mesure que nous nous rapprochons des temps modernes, plus nous voyons progresser l'indifférentisme et même l'hostilité contre les religions. Or, d'après la théorie transformiste, l'évolution religieuse, comme toutes les autres évolutions, devrait être progressive et non régressive.

La régression religieuse est en contradiction manifeste avec la doctrine, ou, pour mieux dire, l'hypothèse transformiste. Elle s'explique très bien, au contraire, dans l'hypothèse que j'appellerai *naturaliste*, qui considère la religiosité comme naturelle à l'homme, c'est-à-dire comme existant en puissance, en germe, dès l'origine du genre humain. L'*areligiosité* de certaines peuplades, en la supposant démontrée, prouverait que le germe n'a pas trouvé

les conditions requises, le terrain propice à son développement, et qu'il s'est atrophié.

Laissons donc de côté l'hypothèse transformiste, et bornons-nous aux temps historiques. Les transformistes n'en savent pas plus que les autres sur l'état des hommes dans les temps préhistoriques.

H. Spencer, dans son volume sur les *Institutions professionnelles*, a fait de la religion la première des professions, celle qui contenait en puissance toutes les autres et de laquelle elles sont effectivement sorties.

Je ne me charge pas de concilier cette théorie avec la doctrine de l'évolution du même auteur ; mais le fait sur lequel elle repose est exact. L'histoire nous montre, en effet, dans toute l'antiquité, que tous les arts et métiers ont eu un caractère religieux ; ils font tous remonter leur origine à un dieu, un demi-dieu, tout au moins un héros qui passe pour en avoir été l'inventeur et auquel on rend un culte.

Encore au moyen âge, et même jusqu'aux temps tout modernes, le principal caractère des gildes, des confréries, des corporations de métiers était religieux. Ces organismes sociaux avaient un patron dont ils célébraient la fête dans une église ou chapelle leur appartenant, et qui était dédiée au saint de leur choix.

Tout cela est bien changé aujourd'hui et le zèle religieux semble considérablement refroidi. Toutefois, ce n'est peut-être qu'une apparence ; il se peut que le religiosisme ait plutôt changé de forme et d'objet que de nature.

En fait de culte, le théâtre a remplacé les mystères, qui avaient supplanté les cérémonies de l'Église, d'où ils étaient sortis.

En morale... je n'oserais pas dire qu'il y a progrès. Néanmoins, si on ne la pratique guère, on la prêche beaucoup. Le vice rend hommage à la vertu, tant celle-ci est inhérente à notre nature. Tous les partis politiques sont essentiellement religieux. Ils invoquent et recommandent le dévouement au prochain et au public, ils prêchent la solidarité, le patriotisme, etc. Les anti-patriotes mêmes ne sont pas moins religieux que leurs adversaires : ils demandent à leurs adhérents de se sacrifier à la cause, de risquer l'amende, la prison, la mort au besoin, pour faire triompher l'*patrie*.

En doctrine ? Qu'est-ce donc que le socialisme, si ce n'est pas une religion ? La plus absurde qui ait jamais existé, j'en conviens, mais religion tout de même, reposant sur des dogmes indémontrés, indémontrables, réfutables et mille fois réfutés de la *loi d'airain*, de la *plus-value*, de la *lutte des classes*. Le socialisme est si bien une religion, que ses fidèles mêmes en conviennent (1).

(1) V. *Le caractère religieux du socialisme*, par Ed. Dolléans, br. in-8°, extrait de la *Revue d'Économie politique* de juin 1906. « Les socialistes, dit l'auteur, sont des chrétiens sans le savoir, des chrétiens qui sans doute ont perdu la douceur évangélique, mais n'ont

Le socialisme a sa morale, basée sur l'envie et la haine du bourgeois ; singulière morale, à la vérité, mais morale cependant, puisqu'elle prescrit des devoirs à ses néophytes.

Il n'a pas encore son culte public ; mais ça viendra ; en attendant, il a le culte privé des Babeuf, des Saint-Simon, des Fourier, des Marx et surtout des Ravachol. Il n'y a pas de raison pour que ce culte ne devienne pas public et pour qu'il ne soit pas imposé aussi rigoureusement que l'a été, pendant des siècles, le catholicisme.

Nous pouvons et devons donc conclure des considérations précédentes que le sentiment religieux est naturel à l'homme (1) ; il est si profondément enraciné que, sitôt supprimé d'un côté, il reparait d'un autre.

Pour que ce sentiment existe et se développe, il n'est pas besoin, comme le croient la plupart des théologiens, d'une révélation spéciale et directe de Dieu. La vraie révélation, la vraie manifestation du divin, c'est toute la nature, c'est nous-mêmes. « Dieu est en nous », disent parfois les théologiens et alors ils ont raison.

Où la révélation est conforme à la nature, alors elle est inutile. Ou elle est contraire, alors il faudrait choisir entre la parole de Dieu et son œuvre. Or, le choix ne peut être douteux, surtout si l'on considère que la parole. — supposée authentique, — n'est arrivée à nous que par des intermédiaires plus ou moins fidèles, volontairement ou involontairement.

C'est donc sous l'inspiration libre, spontanée, des hommes en présence du spectacle de la nature, visible et invisible, que sont nées les religions et qu'elles se maintiennent.

S'il existe dans la nature humaine un sens religieux, ce sens, comme dans les autres, a une fonction à remplir et doit avoir son libre exercice.

La religion doit donc être considérée comme répondant à un besoin humain, besoin qui a droit à sa satisfaction au même titre que les autres dans la mesure du possible, et cette satisfaction est régie par les mêmes

rien oublié de l'intolérance de l'Église... Le vice fondamental des doctrines socialistes est de reposer sur une psychologie erronée de la nature humaine ; pour réaliser leurs promesses, les systèmes socialistes impliquent une humanité très différente de ce qu'elle est... Au miracle religieux les socialistes ont substitué le miracle social : la métamorphose de la nature humaine et de la société à la suite de la révolution sociale... Les syndicalistes (la dernière édition, revue et corrigée, du socialisme) croient à la grève générale comme les premiers chrétiens croyaient au retour du Christ, comme les chrétiens du moyen âge croyaient à l'an Mil... ils ont la ferme croyance que la grève générale sera suivie d'une rénovation morale et sociale... »

(1) Je dis le sentiment, et non toutes les idées accessoires qu'on y rattache ensuite, après les en avoir déduites plus ou moins logiquement. Ce sentiment peut être considéré comme inné, en ce sens qu'il existe en germe chez tous les êtres humains. Ce germe, comme tous les germes, peut se développer, s'atrophier ou s'hypertrophier, ce qui le ramène à l'atrophie, car les extrêmes se touchent.

lois économiques. Quelles sont ces lois? C'est ce qu'il s'agit maintenant de rechercher.

Ce que nous allons dire dans ce chapitre est un peu ardu, mais il n'y a pas de noix sans coquille, et qui veut la fin veut les moyens. Nous ne nous adressons qu'aux personnes qui désirent voir cesser la crise actuelle.

(A suivre.)

ROUXEL

## L'AU-DELA

De tous les sujets d'études et de méditations, la question troublante et un peu affolante de l'Au-delà est certainement celle qui a été le plus dénaturée par les dogmes religieux.

D'après les idées fausses qui nous ont été inculquées dès l'enfance, l'Au-delà se résume en deux points extrêmes et antagonistes : *le paradis et l'enfer*, avec, au milieu, une station mixte, intermédiaire, faite sans doute pour les *tièdes* que « vomit Jésus » : le « purgatoire. »

Eh bien, ce n'est vraiment pas assez !

Les cercles d'occultisme voient certainement beaucoup plus haut et plus loin que les dogmes sévères et un peu trop intransigeants du catholicisme romain ; ils prétendent judicieusement que, de l'autre côté du rideau, les choses ne se passent pas exactement de cette manière.

Le catéchisme a le tort énorme de ne voir l'Au-delà qu'à travers l'orbite décharnée d'une tête de mort, et cette lunette macabre fausse évidemment ses points de vue.

La vérité est qu'une fois dégagée de son lourd et encombrant scaphandre matériel, l'entité qui pénètre dans le plan astral n'y rencontre ni anges ni démons, mais bien des êtres humains semblables à ceux qu'elle laisse sur la terre, moins les corps denses, rendus à leurs éléments respectifs.

« ... Qui suis-je? — répondait, un jour, une entité de l'Au-delà au médium qui le questionnait, — un être comme toi, *organisé* comme toi, un être ayant des mains pour toucher, des pieds pour marcher, des yeux pour regarder. Comme toi, j'ai vécu et vieilli sur la terre ; j'ai douté, j'ai souffert, j'ai prié, j'ai espéré ; et maintenant, *je ne crois plus* : JE SAIS !

Ici, se pose le dilemme nécessaire entre *la foi* et *la science*, car, *croire* et *savoir* sont deux choses bien différentes. La foi est purement hypothétique, mais le savoir implique la certitude. La foi procède du cœur, mais la science procède de la tête et, si la foi, par un coup d'aile grandiose et hardi peut s'élever parfois jusques aux sublimes hauteurs de l'intuition, c'est que la science a été préalablement son point d'appui, le tremplin nécessaire à son

majestueux envol, comme l'air est le point d'appui pour l'aile robuste et ascendante de l'oiseau.

La philosophie religieuse est le point qui relie la science avec la foi, elle prouve, par d'inéluctables et solides arguments, que la foi sans le savoir, et la science sans la croyance, ne peuvent que rester stériles ; c'est la fusion de ces deux termes qui donne la certitude, comme la jonction des deux pôles d'une batterie électrique produit l'irradiation de la lumière.

La « foi du charbonnier » est, au savoir intégral, ce qu'un charbon chauffé au four est à un charbon incandescent ; l'un n'a que la chaleur, l'autre a en plus la lumière. Or, si l'on dirige sur ces deux charbons le souffle froid de la critique, le premier ne tardera pas à se refroidir, alors que celui sur qui s'est portée l'étincelle deviendra de plus en plus radieux.

On sait que la foi ignorante ne peut jamais produire que la dévotion ou le fanatisme ; et que l'athéisme stérile, leur opposé, n'a jamais produit que des dictionnaires et des chansons bachiques. Il en est de même du savoir incroyant.

« La science sans la conscience est la ruine de l'âme », a dit Rabelais ; pour que la science devienne *le savoir*, il faut qu'elle soit *fécondée* par la foi.

En ce qui concerne l'Au-delà, l'humanité primitive ne pourrait en avoir que de vagues intuitions, provoquées soit par les songes, par la méditation ou par l'extase.

L'humanité terrestre ne saurait ascendre sur les plans supérieurs, l'âme humaine ne peut prendre contact avec les êtres de l'humanité invisible que si elle se dégage momentanément de la matière dense qui l'emprisonne, ou bien si les êtres invisibles se manifestent spontanément à elle. C'est, en effet, ce qui est arrivé au début.

Comme l'astre mystérieux des nuits qui ne nous montre jamais que son côté lumineux, l'humanité intégrale ne nous montre non plus que son côté visible et tangible mais, contrairement à la pâle Phébé, c'est le côté sombre de l'humanité qui, seul, nous est connu pour le moment ; l'autre plan, qui en est le côté lumineux, est encore pour beaucoup un impénétrable mystère.

C'est pourtant grâce aux *médiums*, — précieux et indispensables truchemans entre le plan astral et le plan matériel, — qu'il nous est permis maintenant d'avoir des relations suivies, des « communications » lumineuses et consolantes, nous affirmant qu'entre eux et nous il n'y a ni abîme infranchissable ni mystères incompréhensibles, et qu'au contraire, de par l'incessante interpénétration des deux plans, — le visible et l'invisible, — il existe un superbe et puissant trait-d'union basé sur la sympathie, sur la reconnaissance, sur les amitiés réciproques, et sur l'amour partagé.

Comment ! deux êtres qui se sont aimés ici-bas jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice, seraient, après la mort de l'un d'eux, éternellement séparés ?

Cette supposition inique est tout simplement monstrueuse, et j'en appelle au bon sens, au jugement et à la conscience de tous ceux qui ont sincèrement et puissamment aimé, et qui sentent, comme je le sens moi-même, que l'Amour est plus fort que la mort!

D<sup>r</sup> ELY STAR.

---

## Le Magnétisme et le Spiritisme de M. G. Danville

---

A la suite de l'article paru dans la Revue de novembre, « Le Magnétisme et le Spiritisme de M. G. Danville », et signé « Henri Bentot », nous recevons de M. Danville la réponse ci-dessous que nous publions avec plaisir:

Tout d'abord je tiens à prévenir M. Henri Bentot qu'aucune foi, aucune croyance, par conséquent aucun sentiment préconçu ne troublant l'exercice de ma raison (bien qu'il me reproche d'établir cette incompatibilité entre la croyance et la raison, tout en négligeant de citer les faits qui, dans mon étude, légitiment cette manière de voir), rien ne m'empêchera donc d'adhérer à sa proposition si, comme il le prétend, « les raisonnements spiritualistes sont beaucoup plus « rationnels » et « raisonnables » que... » les miens.

Quant à n'expliquer pas certains faits, il s'agit d'anecdotes que je n'ai prétendu citer qu'à titre documentaire, car, de par leur éloignement dans le temps, elles échappent à tout contrôle digne de ce nom.

M. Henri Bentot veut bien admettre l'interprétation rationnelle des phénomènes magnétiques, mais ne peut plus s'accorder avec moi sur la cause des phénomènes spirites.

Pourquoi ?

Parce que : 1<sup>o</sup> il répugne à les attribuer à l'inconscient, soit, selon lui, à une création de la science moderne, « les spiritualistes n'auraient pas trouvé cela », qui le conduirait à admettre dans l'homme deux esprits ; 2<sup>o</sup> parce que « si le médium tirait tout de son subconscient, je comprendrais, nous dit-il, que la signature soit toujours la même, mais comment expliquer les signatures ? » ; 3<sup>o</sup> parce que la fraude ne semble pas intervenir dans une expérience, à l'occasion de laquelle il estime que toutes les précautions ont été prises, et qu'il cite comme typique, assurant que les faits observés là « sont hors des spéculations matérialistes » ; 4<sup>o</sup> le savant serait dominé par une idée préconçue, et le résultat qu'il cherche, « su d'avance ».

..

Sur le premier point, je répondrai à M. Henri Bentot que c'est Leibnitz

qui a attiré l'attention des philosophes sur les phénomènes inconscients. C'est donc, contrairement à son opinion, un spiritualiste qui « a trouvé cela ». Bien plus, c'est encore une conception spiritualiste que d'admettre « dans l'homme », comme dit M. Henri Bentot, « deux esprits ». La science demeure étrangère à une telle conception qui supposerait l'existence d'une mystérieuse entité, *l'inconscient* doublant la présence d'une autre mystérieuse entité qui serait l'âme.

Qu'est-ce donc au juste que cet inconscient ?

Faut-il, ainsi que le propose ironiquement mon honorable contradicteur, croire qu'il existe simplement parce que « ce sont des savants qui le disent » ?

Non !

Il n'y a rien de mystérieux là-dedans : ce sont des faits de tous les jours, que chacun peut observer par lui-même et sur lui-même. La science ne demande à personne de croire, mais elle recommande à tous d'observer. Elle constate simplement que nos actes sont parfois conscients, parfois inconscients ; nous pouvons par exemple avoir conscience de chacun des mouvements que notre main exécute pour écrire. Nous pouvons aussi écrire en pensant à autre chose, et sans avoir conscience de chacun de ces mouvements.

Apprendre à jouer du piano, à écrire, à monter à bicyclette, etc., etc., ce n'est pas autre chose qu'assurer la prédominance de l'inconscient dans la direction de nos actes, de façon à ne pas surcharger notre activité consciente d'une foule de soucis encombrants.

L'inconscient n'est donc pas une invention de savants qu'il faut croire sur parole, mais la trame même de notre personnalité, de notre vie mentale. M. Henri Bentot plaint donc à tort les millions de gens qui n'ont pas été endormis ; leur inconscient s'est manifesté cependant, mais autrement, normalement, en marchant, en écrivant, en pédalant, etc., etc.

Pour ce qui est du second point, je ne suis en effet nullement embarrassé, comme le prévoyait mon spirituel autant que spiritualiste adversaire, pour répondre à sa demande d'explication.

Je le prierai, en effet, de lire un journal, et de bien vouloir remarquer que, pendant cette lecture, son esprit, seul, sans s'adjoindre aucun colon étranger, pourra être occupé tour à tour par des pensées d'ordre littéraire, politique, moral, scientifique, etc.

Dans ce « simple et unique esprit » peuvent donc pénétrer un sonnet de poète, un discours d'empereur, un récit moral ou... immoral, une communication de savant, des signatures diverses. Or, ce qui est entré dans cet esprit peut également en sortir et donner lieu aux productions les plus variées, car ce n'est pas être trop matérialiste, je suppose, que d'accorder à ce « simple et unique esprit » outre le droit de lire des travaux divers, celui d'être

parfois gai, parfois triste, parfois aimable, parfois maussade, sans jamais pour cela transformer son possesseur en « colonie ».

Je demanderai par contre à M. Henri Bentot de me signaler l'être fabuleux, médium ou non, qui, s'il n'a jamais lu un journal, ni un livre, n'a jamais non plus pleuré ou ri, n'a jamais connu aucune trivialité, n'a jamais rêvé, jamais espéré, jamais aimé, jamais éprouvé de sentiments contradictoires et multiples. Cet être là n'a même pas existé chez les dieux, et M. Henri Bentot voudrait qu'un homme, un simple médium fût capable d'un tel effort anti-humain !

Je passe au troisième point, M. Henri Bentot prétend qu'à la séance du 25 juin 1908, de Miller, prise à titre d'exemple, les causes d'erreur que je signale ne peuvent être intervenues.

En réalité, j'ai pu constater, en me référant au compte rendu qu'il indique (*Revue Spirite* d'octobre) que non seulement la première des causes d'erreur que j'ai distinguées, insuffisance des précautions prises, est manifeste, mais encore qu'elle a passé complètement inaperçue des contrôleurs eux-mêmes, ce qui est la règle d'ailleurs, leur bonne foi n'étant pas en cause la plupart du temps.

C'est ainsi que le compte rendu de la *Revue Spirite* qui semble énumérer, en apparence, toutes les précautions prises, en omet au moins une, que j'ai signalée cependant moi-même (*Magnétisme et Spiritisme*, p. 43). De la même façon il oublie également de parler du seul fait suspect, le refus par Miller de se servir, après cette soigneuse inspection, de la chaise qu'on avait préparée, à laquelle il en substitue une autre.

Je n'ai pas, d'autre part, prétendu que toutes les matérialisations sont « des mannequins habilement façonnés et dirigés », connaissant très bien la part active que prennent certains médiums et parfois des complices à leur production; et les cas où de réels vivants (qui, par conséquent, sont susceptibles d'avoir le bras rond et potelé, les seins nus, etc...) ont fait durement acheter, par un pugilat en règle, leur capture définitive. C'est pourquoi j'excuse fort bien M. Denis de s'être contenté de « toucher le bras rond et potelé et les seins nus à la peau moite et chaude de Lilie Roberts », au lieu de s'assurer par une prise sérieuse de l'identité réelle de la personne à qui appartenait le bras en question, et ces seins plus que tièdes.

Enfin, j'accorderai à M. Henri Bentot qu'il existe chez les savants des idées préconçues. Mais elles s'appellent hypothèses, et l'on ne peut guère à leur endroit faire intervenir la loi du moindre effort, si l'on songe aux longueurs des recherches scientifiques, à la difficulté des expérimentations, dont les résultats sont si peu « sus d'avance », que généralement ils renversent les idées préconçues de l'expérimentateur, et constituent des découvertes.

Puis-je encore solliciter de M. Henri Bentot « l'effort cérébral » qu'il me refuse pour comprendre ce que j'entends par cette phrase : « Les coups frappés correspondant à la pensée vive de la personne qui, en même temps qu'elle interroge, pense à la réponse, consciemment ou inconsciemment » ?

Voici un exemple qui m'a été offert récemment.

Une personne ayant posé une question à une table qui répondit par les mêmes mots que cette personne avait pensés, me demanda comment il se faisait, que, n'étant pas seule autour de cette table, ce fût sa réponse que la table ait fournie ?

Ici on ne niait pas, on le voit, avoir pensé à la réponse, consciemment, en même temps qu'à la question; on s'étonnait seulement de la traduction typologique exacte.

Le fait cependant n'a rien de surprenant puisqu'il est l'illustration des expériences de Chevreul, que j'ai citées dans mon étude, et que chacun peut reproduire, constatant ainsi la traduction par des mouvements inconscients de toute idée forte, de toute pensée vive, phénomène que l'on retrouve à l'origine des faits du genre de celui que je viens de rapporter.

GASTON DANVILLE.

---

## Les erreurs et le rôle du Monisme

---

### 1<sup>o</sup> LES ERREURS

Tout n'est que matière et le monde entier n'est que l'effet des propriétés de la matière.

Tel est le principe du Monisme.

M. Rouxel, dans la *Revue* de novembre 1908, nous a montré comment cette théorie péchait contre la logique, la grammaire et l'arithmétique. Je voudrais, pour ma part, en quelques lignes, montrer que les principes sur lesquels s'appuie le Monisme sont faux. Je n'en prendrai que trois : le mouvement initial, la qualité des principes cosmiques et l'origine des êtres.

La théorie de l'origine des planètes et des soleils nous apprend que, en un temps donné, de la matière cosmique, impalpable, diffuse, en un mot de l'éther, s'est rassemblée, coagulée de manière à former un noyau qui, s'échauffant progressivement, est devenu soleil, et que, par suite de son mouvement de rotation, a laissé échapper certaines de ses parties constituantes qui sont devenues des planètes.

Or, pourquoi cette matière s'est-elle rassemblée ? pourquoi n'est-elle pas restée éternellement à l'état gazeux ?

Le Monisme nous dit qu'elle a, en cela, obéi à la Force.

Nous le reconnaissons, mais cette Force, nous la disons extérieure à la matière, tandis que lui la dit intérieure.

La loi de cette Force de concentration, pourrais-je dire, est universelle, car ce qui se produit à un point du ciel doit se produire également dans un autre, puisque la matière est Une. Elle a donc les mêmes propriétés dans un endroit que dans un autre. Donc, en admettant cette concentration comme effet d'une propriété de la matière, pourquoi cet effet ne se manifeste-t-il pas partout ?

Pourquoi les mondes, disparaissant par suite de vieillesse, ne se sont-ils pas remplacés immédiatement ?

Pourquoi existe-t-il dans l'infini d'immenses espaces éthérés remplis de matière qui ne se condense pas ?

Ensuite, en admettant cet effet sans cause extérieure, est-ce qu'il rend compte de l'impulsion giratoire donnée à cette nébuleuse ?

La matière cosmique peut se rassembler, ses atomes composants peuvent, par la vitesse de leurs vibrations, l'enflammer et la rendre incandescente, mais jamais ils ne peuvent la faire remuer du point de l'immensité où elle s'est concentrée. Il est donc intervenu, à ce moment précis, une autre force que la logique ne peut placer dans la matière elle-même. C'est cette force, cette impulsion, ce coup de doigt sur le balancier d'un mécanisme qui a fait réfléchir plus d'un philosophe moniste.

Ils n'en ont pu trouver la source, et pour cause, car ils seraient entrés dans le dualisme. Aussi leur explication de ce fait est négative ; ils disent : nous ne savons pas.

C'est heureux car cela nous montre que la philosophie moniste n'explique pas tous les problèmes que résoud le dualiste ; or, de toute science on tient pour meilleure celle qui résoud le plus d'hypothèses. La conclusion est facile.

La matière a, comme propriétés, la force et l'esprit.

Quelle piètre affirmation. Si la matière possède en elle-même la force et l'esprit pourquoi nous la présente-t-on comme *inerte* par elle-même ! Si la matière est *inerte* par elle-même elle ne possède pas la force car une force *inerte* n'est plus une force. Nous sommes donc forcés de voir dans la matière la substance des opérations de la force, le champ de bataille des mouvements contraires, le monde *passif* de toutes choses, l'agent de manifestation de tout mouvement mais *régi* par la Force. Donc la matière et la Force ne sont pas inséparables puisque l'une régit l'autre. Nous sommes donc amenés à voir deux principes constitutifs de l'Univers, ce qui est la manière de voir du dualisme.

Quant à l'esprit contenu dans la matière, sans parler de l'inutilité absolue de l'Univers, tout homme rationnel se refuse à l'admettre.

On lui admet les attributs de pesanteur, cohésion, affinité, etc., mais c'est illogique de lui donner le principe des opérations psychiques et morales.

L'homme est une merveilleuse machine, mais sans esprit indépendant ce ne serait, en effet, plus qu'une machine. Le jeu des organes est entretenu par la vie, mais ce n'est pas ce jeu qui produit l'intelligence, car alors celle-ci serait en raison directe de l'état de santé et de force. Or ce n'est pas le cas, tout le monde sait que la force physique ne voisine pas toujours avec le génie, ce serait plutôt le contraire qui serait vrai.

Je nourris un tendre amour pour une personne, je veux absolument faire telle ou telle chose, je juge que ce serait bien de telle ou telle manière, je comprends que 2 et 2 font 4, etc. ; puis-je logiquement attribuer ces opérations spirituelles à un principe *inerte et passif* régi par des forces aveugles ?

Non, il est plus logique d'admettre que le cosmos a deux principes : l'esprit et la matière et que la Force est inhérente à l'esprit et non à la matière. De plus, l'axiome scientifique admis même par le Monisme : Rien ne se perd, doit étendre son universalité sur l'esprit. Il n'y a pas de raison pour que la fumée de la cigarette que je fume ne perde jamais un de ses atomes et que l'esprit humain, le summum d'intelligence et de progrès planétaire, entre dans le néant après la mort.

\* \*

Nous allons passer maintenant au principe des êtres vivants, c'est-à-dire le germe, la « graine » de toute organisation planétaire.

Il est évident qu'une masse incandescente pendant des milliers d'années, peut-être, comme ont été toutes les planètes, n'a pu conserver en elle-même aucun germe matériel. Les eût-elle possédés que le feu les eût vite volatilisés et détruits.

Or, lorsque la masse se refroidit, lorsque la terre ferme apparaît et que les eaux se retirent, il apparaît sur la surface sèche des végétaux, dans les eaux des méduses, des mollusques, des coquillages, etc. D'où proviennent les germes de ces organisations ? Pas de la terre elle-même comme nous l'avons vu, mais de l'extérieur.

C'est avec ces organisations que commence sur la planète le rôle de l'esprit qui remplacera celui de la force chaotique. Donc nous pouvons assurer que la matière ne possède pas le principe : Esprit.

Dans le livre : *Force et Matière*, de Louis Büchner il est dit que les germes d'organisation vivante proviennent des débris d'autres mondes.

C'est reculer la question et même l'acculer dans une impasse car elle restera toujours en problème dans la première planète du système.

De plus, les savants ont prouvé que la couche éthérique dans laquelle la

Terre se meut à une température de  $-200^{\circ}$ . Il est évident que tout germe matériel ne peut résister à cette température qui le détruit aussi sûrement que le feu primitif.

Avec les principes spirituels tout change, car ils sont à l'épreuve de toute température et nous sommes forcés par la logique de conclure que « l'Architecte de l'Univers » a dû se faire « Jardinier » et qu'il aensemencé ce nouveau monde qui a vu paraître la Vie à sa surface lorsque les conditions biologiques ont été propices.

## 2<sup>e</sup> LE ROLE DU MONISME

La théorie moniste a fait plus de progrès et en moins de temps que n'aurait pu faire une théorie spiritualiste. La cause de ce fait réside dans l'effet des sciences positives qui ont montré les religions erronées. L'esprit humain s'est détaché peu à peu de ces dernières sinon dans la forme du moins dans le fond.

Ensuite, par suite de l'application de la liberté de conscience, et même la liberté de ne rien croire, un très grand nombre s'en sont détachés tout à fait.

Le Monisme leur est venu en aide pour les fortifier dans cette voie et pour décider beaucoup de retardataires, car avec ses allures positives il s'est imposé à leur esprit.

Il reste bien au fond des consciences monistes le souvenir confus de la vérité spirituelle mais les docteurs sont si affirmatifs en reléguant à la ferraille *l'hypothèse Dieu* ! que cette lumière s'est évanouie. Et puis il est si doux de se proclamer maître de l'Univers, si fier de se poser en Roi et non en vassal, en fils.

La conscience, le devoir social sont des billevesées, bonnes pour l'*ancien temps*. On va même jusqu'à nier le libre arbitre. Quelle est la personne qui n'a pas entendu maintes et maintes fois des fils dire à leurs parents : « Est-ce ma faute si j'ai tel ou tel défaut. Qui m'a fait ? c'est vous, donc je ne suis pas responsable. » Et les parents ne trouvent rien à répondre... et les annales du crime enregistrent des progressions...

Le Monisme a eu son utilité, il a eu un rôle à jouer dans l'économie sociale, et qu'il a trop bien rempli, car si la saine raison n'y met bon ordre il dépasserait par trop son but.

Il a appris à l'homme à réfléchir, à peser les arguments des différentes écoles. Il a donné le goût du positivisme, de la Foi assise sur de solides bases, de la Foi comprise, et, partant, indestructible.

Il a libéré l'esprit humain de la Foi aveugle, passive. Ce fut le feu purificateur, la hache sapant les erreurs conservées par tradition, le crible de l'ivraie, mais hélas, aussi, du bon grain. Dans son zèle il a tout abattu, le bon

et le mauvais, et comme dans un champ entièrement labouré et non semencé, derrière lui les mauvaises herbes prennent possession du sol.

Il est grand temps de se ressaisir, de favoriser l'éclosion de la bonne graine qui gît, étouffée, dans le cœur de nos frères. Le Spiritisme est venu, lui aussi, en son temps, à l'heure propice. Ce sera lui le jardinier qui sèmera derrière la bêche, qui insufflera la Foi active et forte de sa lumière de Vérité, et qui décuplant les sentiments confraternels fera marcher les hommes, la main dans la main, dans la voie de l'Éternel Progrès.

Auxonne, 17 novembre 1908.

HENRI BENTOT.

---

## CE QUE L'ON VOIT DANS LE BLANC D'ŒUF

(Cinquième et dernier article) (1).

---

### COMMENT ON PRÉPARE LE VERRE DESTINÉ A RECEVOIR LE BLANC D'ŒUF

Tout comme pour la MÉDIUMNITÉ AU VERRE D'EAU, il faut employer un verre forme gobelet, mais plusieurs procédés sont adoptés. J'entends n'en indiquer que deux qui m'ont donné les plus sérieux résultats ou dont mes élèves ont eu le plus grand bénéfice sur mes indications (2).

Chacun de ces procédés sera appuyé d'un exemple. Ces exemples seront mélangés de comique, de deuil, d'exaltation mais intéresseront parce que prophétiques. L'un de ces exemples a eu pour témoins des personnes encore vivantes et, en plus... votre serviteur. L'autre est appuyé d'un écrit de personnes connues, non seulement de plusieurs de mes lecteurs, mais d'autres dont le témoignage ne peut être suspecté.

PREMIER PROCÉDÉ. — Si vous avez la chance d'avoir une fenêtre exposée au soleil, de 10 heures du matin à 2 heures du soir, placez-y, à 11 h. 30, un gobelet de verre rempli aux trois quarts d'eau pure. Ce verre devra être déposé sur une planchette ou un petit tapis afin d'éviter le contact avec la pierre ou le zinc du rebord de la fenêtre. — Jetez-y ensuite 3 ou 5 grains de sel marin (*suivant la grosseur de ces grains*) que vous laisserez fondre d'eux-mêmes. Prenez ensuite un œuf frais, séparez-en le jaune du blanc et,

(1) Voir mes précédents articles dans les *Revue*s de septembre à décembre 1908.

(2) Je parlerai aussi d'un procédé MIXTE dont se servent des DAMES dites PROFESSIONNELLES, procédé souvent frauduleux.

un peu avant midi, jetez ce blanc dans l'eau. A midi, placez-vous en face de votre verre ; fixez-le en travers, non au-dessus ; suivez l'œuvre qui s'accomplit (les diverses phases de transformation de votre blanc d'œuf) et essayez d'en retenir ce que vous avez pu y remarquer, pour l'écrire, afin de rapprocher ces premiers aperçus de ceux qui ne manqueront pas de se manifester les jours suivants.

— Comment les jours suivants ?

— Pensez-vous obtenir, dès le début, autant que le chercheur qui a consacré sa vie à étudier les causes et les effets de nombre de ces phénomènes ? Mais, sans vous entraîner aussi longtemps que ce bonhomme, il faut que vous vous y astreigniez le temps nécessaire, le temps *voulu*.

— Et ce peut être long ?

— Oui, si vous n'avez aucune confiance dans ce que vous faites ou entreprenez. Si vous ne savez ou ne pouvez pas patienter n'entreprenez rien.

— Quel drôle de professeur vous faites ?

— C'est possible que votre curiosité s'impatiente ; mais j'ai charge d'âmes et dois, avant d'engager la lutte contre les idées préconçues de certaines commères, mettre en garde mes lecteurs (et surtout mes lectrices) contre l'exploitation malhonnête de leur besoin de connaître, de satisfaire leurs . . . désirs.

Je vous dois une explication.

Si la médiumnité au verre d'eau exige une instruction ou éducation longue, obsédante parfois, parce qu'il lui faut l'aide d'un Esprit professeur, la médiumnité au blanc d'œuf, elle, a besoin d'un produit *animal*, l'œuf, d'un produit *terrien solaire*, le sel, unis, ces deux produits, au *fluide vital* de l'homme et à celui dit *fluide universel* que fournit l'*Esprit-guide* du médium.

Le premier jour le produit animal absorbe le produit terrien-solaire.

Le deuxième jour le fluide vital appelle le *Fluide universel* ; ces quatre éléments s'absorbent l'un l'autre et, *de ce tout*, sort ce que l'on commence à apercevoir le troisième ou le quatrième jour, et ensuite tous les jours.

D. — Mais qu'y peut-on bien voir dans votre gobelet ainsi préparé ?

R. — Tout ce qu'un médium au verre d'eau, un médium cristallographe, un voyant quelconque peut voir dans un objet brillant, fût-ce même les ongles ?

D. — Mais comment contrôler les dires des personnes qui disent voir, si ce moyen ne peut être utilisé par tous.

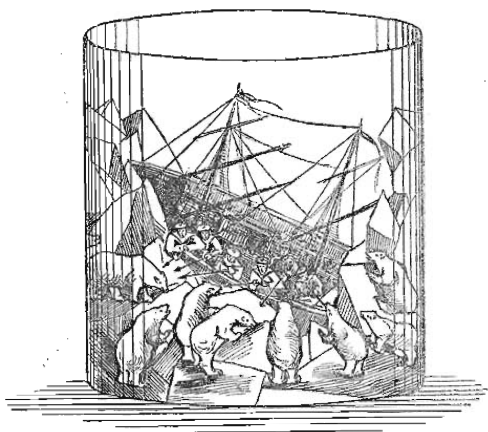
R. — La différence est grande entre la voyance naturelle dans le cristal, l'eau, les coquillages, les ongles et tout objet brillant et la voyance obtenue au moyen du blanc d'œuf. Si peu de personnes voient dans le verre ou le cristal du voyant, beaucoup sont appelées à voir dans le verre destiné à l'une des consultantes et pourront constater, comme celle-ci, ce qui la con-

cerne, et pour elle seule ; de même qu'elle pourra voir dans le verre au blanc d'œuf d'une autre consultante.

Ici se placent deux anecdotes à l'appui de mes observations :

Le lieutenant de vaisseau J.-R. Bellot, alors enseigne de vaisseau, se trouvant avec des amis chez une dame voyante et un peu magicienne (dit-il), celle-ci fit préparer plusieurs verres pour ses jeunes visiteurs ; les préparatifs seuls furent l'objet de bien des plaisanteries ; le résultat impatientement attendu, fut accueilli par des lazzi.

Plusieurs verres annoncèrent à leurs possesseurs des positions très élevées, ce qui fut plus tard vérifié : un amiral eut la première annonce de sa promotion au plus haut grade dans la marine ; un jeune médecin devait devenir chef d'école, ce qui se réalisa. Quand vint le tour de l'enseigne Bellot tous purent y voir un navire pris entre deux icebergs, dont l'équipage était assez occupé à se défendre avec des haches, des pics et autres armes contre des ours blancs.



Nous savons que Bellot fut appelé au commandement de l'expédition envoyée pour rechercher et rapporter les restes de Franklin et de ses compagnons, ainsi que les documents qu'aurait pu laisser ce savant ; que Bellot trouva la mort là où il s'attendait à rapporter la gloire. Un monument érigé à son honneur à Rochefort, rappelle le souvenir de ce navigateur en même temps qu'il souligne la véracité de sa vision dans le verre au blanc d'œuf. — Je me rappelle un dessin de cet officier représentant cette vision, dessin qu'un officier supérieur, le capitaine de vaisseau L..., montra à M. You, alors avoué à Marennes, son ami, dont j'étais alors le petit clerc (1).

(1) Je n'ai pu retrouver un *fac-similé* de ce dessin, je me serais fait un plaisir de l'offrir

L'autre anecdote se passe à Paris. Le voyant est un magnétiseur connu des spirites, qui, sur mes indications, essaya du blanc d'œuf.

De ses essais il obtint la vision d'une église très ornée de tableaux, tentures merveilleuses, lustres de toute beauté, lumières de toutes couleurs formant des dessins inconnus, aux variations continuelles ; puis des statues semblant parler, sourire, aux yeux vivants, aux membres animés, les bras semblaient s'élever au-dessus de la foule d'en bas et bénir les fidèles agenouillés.

D'autres visions aussi belles, d'autres moindres furent obtenues par M. Cl..., et vues par sa dame et des amis.

DEUXIÈME PROCÉDÉ. — En 1858, le maître Allan Kardec fonda la *Revue spirite*. Les premiers adeptes seuls se rappellent l'engouement auquel les *tables tournantes* donnèrent lieu un peu partout. Notre petite ville ne pouvait échapper à la mode du jour et je puis dire que peu de familles s'abstinrent de consulter tables, guéridons et chaises ; mais une chose immuable ne convient nullement aux besoins de notre chétive humanité, à laquelle il faut sans cesse du nouveau, fût-il renouvelé des temps bibliques.

Cet aliment nouveau à la curiosité fut indiqué par un voyageur de commerce, M. Auguste Bez, qui devait être l'auteur des *Miracles de nos jours*, après avoir été directeur de la *Revue spirite bordelaise* puis de la *Ruche spirite bordelaise*. Nous sommes en 1861.

M. A. Bez descendait à l'hôtel de la *Table Nationale* dont l'hôtesse, M<sup>me</sup> G..., spirite convaincue, faisait les honneurs et s'attachait à intéresser ses clients de passage par d'intéressantes petites soirées dansantes, parfois, plus souvent chantantes, dont ses clients faisaient les frais, mais qui étaient précédées de séances de cartomancie, chiromancie et surtout de typtologie.

Un jour s'arrêtait à l'hôtel un électricien bordelais, M. Dubosc, inventeur d'une brosse électrique contre les rhumatismes et, de plus, très fort magnétiseur et spirite militant. M. Dubosc était un ami de M. A. Bez, et ils se rencontrèrent à l'hôtel.

Ne pouvant toujours faire tourner les tables, lire dans la main, faire les cartes, ces messieurs donnèrent l'idée d'essayer le blanc d'œuf, ce qui fut adopté à l'unanimité et résolu pour le lendemain matin.

Trois demoiselles devaient, seules, faire, vers midi et en même temps, les essais indiqués dans notre *premier procédé*, mais non plus sur la fenêtre de chacune d'elles mais bien dans le jardin de l'hôtel, sur un banc.

Les grains de sel déposés dans le verre, puis le blanc d'œuf versé peu aux abonnés de la *Revue spirite*. — Je le remplace par un dessin médianimique que les Esprits, voyant mon embarras, m'ont fait faire ces derniers jours. Je dois avouer que je n'ai jamais appris à dessiner et que ma médiumnité de dessinateur n'est qu'intermittente.

J. O.

après, tous s'en furent déjeuner, non sans rire, sur les résultats problématiques qu'on en attendait.

L'hôtesse, curieuse autant qu'inquiète, éprouva le besoin irrésistible d'aller voir ce qui se passait et que vit-elle dans le verre de sa fille? (pauvre poitrinaire condamnée mais que tous s'évertuaient à égayer); elle y vit un cercueil et une fosse ouverte à côté (1). La mère renversa le verre sans rien dire et un chat fut accusé du méfait.

Dans le deuxième verre, celui d'une jeune ouvrière (occupée à l'hôtel une partie de l'année), se voyait un petit homme maniant la scie et le paroir. En effet elle-se maria avec un chaisier.

Dans le troisième, celui de la nièce du maître d'hôtel, M<sup>lle</sup> Thècle L..., se voyait un pêcheur à la ligne, à l'ombre sous un arbre poussé dans un interstice de rocher surplombant la rivière; une boîte de vers et un panier étaient près du pêcheur. M. Dubosc expliqua à M<sup>lle</sup> Th. L... qu'elle serait trompée et mourrait jeune. La jeune fille fut courtisée par un jeune homme assez peu délicat qui la rendit mère et l'abandonna. Les trois prédictions, traduites par M<sup>me</sup> G... et M. Dubosc se réalisèrent de tous points.

A partir de ce jour nombreux furent les essais tentés par des incroyants en vue de connaître leur avenir. Si les résultats furent souvent nuls, j'ai la conviction que les chercheurs y attachaient peu d'importance, s'amusaient au lieu de rechercher les causes et d'avance s'amusaient des effets. Pourtant je vous assure que j'ai été le témoin de faits prédits par le blanc d'œuf et réalisés peu de temps après.

PROCÉDÉ MIXTE. — Je ne puis laisser dans l'ombre le procédé suivant, employé par les Pythies modernes qui se spécialisent dans tous les genres, mais qui veulent tout d'abord et surtout conserver les clientes assez *confiantes*, *plutôt crédules*, assez paresseuses devrais-je dire, pour laisser faire *pour elles*, *par la dame* en question, l'opération du BLANC D'ŒUF, en suivre les phases de transformation, leur en expliquer le résultat et en accepter l'augure bon ou mauvais sans en vérifier l'authenticité. — Il est vrai qu'elles demandent à ces dames, *moyennant rétribution* de les représenter auprès du génie (bon ou mauvais) tout comme une pénitente se fait représenter auprès de Dieu, par son confesseur, payé pour dire des messes et réciter des patenôtres que la pénitente n'a pas le temps de dire et faire, ayant ses instants pris ailleurs.

Au risque de me faire tirer les yeux je dévoilerai les trucs des peu intéressantes sibylles qui escroquent au lieu d'aider leurs clientes. Elles pourraient être utiles, elles deviennent nuisibles; donc, dès que la société est en danger elle se défend, et qui veut une société forte, honnête, doit courir sus à l'ennemi.

(1) Huit mois après la chère enfant mourait.

Je sais, j'ai vu des soi-disant médiums au *verre d'eau*, au *blanc d'œuf* offrir leurs services à des désolées, des délaissées, souvent des évaporées (*genre crédule à souhait*) et offrir à ces malades de faire, pour elles, le nécessaire auprès de leurs bons (oh ! combien !!) guides, puisqu'elles ne pouvaient elles-mêmes le faire : ce qu'acceptent toujours les pauvres femmes.

Le troisième ou le quatrième jour un mot discret prévient la consultante que tout va bien ou qu'il manque quelque chose et la pauvre de venir, toute chose cessante, s'enquérir de ce qui se passe.

Si la chose est réussie (ou soi-disant réussie) il est rare qu'il n'y ait pas dans le blanc d'œuf, une croix bleue, une étoile jaune, un signe bénéfique (mais comment créé, formé ?). La consultante peut tout oser, tout attendre et entendre : la réussite est certaine, peu de jours la séparent du bonheur rêvé. L'émotion fait le reste et le portemonnaie s'ouvre. Quelques semaines passent, rien ne se réalisant, ou les consultantes viennent adresser des reproches au soi-disant médium, ou, intelligentes, gardent le silence et... vont voir une autre trompeuse.

Si la chose est manquée soyez sûrs que cela provient du peu de confiance accordé au travail de la Pythie et elles ne doivent s'en prendre qu'à elles (consultantes) si le résultat est négatif. Il faut donc recommencer mais aussi ARROSER la reprise de l'opération.

— Il faut bien vivre, vous diront ces bonnes âmes.

— Oui, répondriez-vous, mais non pas en trompant.

— Nous ne trompons pas puisque nous n'allons pas chercher ces clientes, mais qu'elles viennent d'elles-mêmes nous consulter. Si nous passons notre temps il est juste que nous soyons indemnisées ?

Que voulez-vous répondre à cela, allez-vous dire ?

Ceci, amis lecteurs, c'est que le travail fait par soi est mieux fait, plus productif, plus sûr. Fait par des intermédiaires on court le risque d'être trompé. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai vu, sur la cheminée d'une dame, renommée par son talent de devineresse, une dizaine de verres et, dans chacun de ces verres, des figures (cœurs, yeux, étoiles, losanges, triangles, etc.) faites dans le blanc d'œuf avec des acides colorant en bleu, jaune, mauve et autres couleurs, suivant les besoins de la cause tout aussi bien que selon la richesse de la consultante. Elle faisait de bonnes recettes par ces moyens peu honnêtes, mais que penser de la mentalité et de la moralité des clientes qui peuvent lui continuer leur confiance.

Amis lecteurs, je termine ici ce que j'avais à vous dire pour les principales médiumnités que vous pouvez trouver indiquées dans votre main gauche.

J'aurais voulu pouvoir m'étendre un peu plus longuement, mais le cadre restreint de mes premiers essais ne me permet pas d'absorber plus de place.

Je ne veux pas vous laisser sans vous remercier tous de vos encourage-

ments et quelques-uns (trop rares) de leurs conseils, d'autres de leurs critiques (dont je leur suis reconnaissant), et enfin le propriétaire-directeur de la *Revue spirite*, M. P. Leymarie, de m'avoir permis de vous entretenir pendant cinq mois de recherches, de mon expérience de quarante ans au moins. Puissé-je avoir atteint le but que je me proposais : *instruire en amusant, mettre en garde contre les faux médiums*, afin d'obtenir de chacun ce qu'il peut mettre au service de tous en défendant ainsi notre belle cause contre les charlatans, aussi contre les frères trop crédules, plus nuisibles que les matérialistes, ces nihilistes de l'évolution vers le mieux, le beau, le bien (1).

J. OUISTE.

---

## R I V A L E S

(Suite) (2)

---

### CHAPITRE III

Cinq mois se sont écoulés. *Octobre* approche, ce mois qui tombe dans la corbeille du Temps comme un fruit d'or !... *Octobre* ! si délicieux dans l'antiquité !... *Octobre* ! pendant lequel les voluptueux Romains fuyaient la chaleur de Rome dans leurs riches villas de Baix... *Octobre*, qui n'est pas moins séduisant sous le ciel de saphir de notre Alger moderne !

On dirait vraiment que tout ce qui est revêtu de la teinte particulière aux pays d'Orient a conservé la patine de l'antiquité... La maison mauresque est encore la maison antique légèrement modifiée... et si *Mausicaa* ne vient plus laver ses blancs vêtements à la rivière... *Rebecca*, du moins, remplit toujours sa cruche à la fontaine voisine... et, dans ce cocher nègre qui conduit cette légère victoria, nous retrouvons les traits d'un roi de Thèbes, tels que *Maspéro* nous les a fidèlement reproduits !...

Pendant ces longs mois, Aimée Beauregard n'a pas oublié le nouveau ménage toujours absent. Elle sait qu'eux aussi pensent à elle. Cependant, elle n'a reçu de Fabien qu'une seule petite lettre !... une pauvre petite let-

(1) Environ 100 lecteurs de la *Revue spirite* ayant souscrit pour coopérer à l'impression des articles de notre collaborateur J. Ouiste, nous allons éditer une brochure qui contiendra les clichés des appareils qu'il a décrits et le prix de ceux-ci. — Cette brochure d'environ 50 pages, sera annoncée le mois prochain aux pages bleues de la *Revue*.

LA DIRECTION.

(2) Voir *Revue*s précédentes.

tre, si petite ! si courte ! mais si expressive ! « Vos avertissements, amie, se sont, tous, réalisés... Néanmoins, je suis épouvanté de mon propre bonheur. »

Aimée n'ignore pas que Fabien a le style épistolaire en horreur. Heureusement ! il n'en est pas de même de la mariée, qui écrit de temps à autre et remplit ses pages d'éloges du marié.

Enfin, un mauvais sort voulut que la pauvre Aimée fût appelée en France auprès d'une vieille grand'mère malade, juste au moment où le jeune ménage revenait prendre possession de son home, ravissante habitation, connue à Mustapha Supérieur sous le nom de Villa de l'Héliotrope.

Pour comble d'ennuis, Guy, retenu par des travaux importants, ne put accompagner sa femme.

Aimée s'en alla donc bravement seule à Tours.

Elle y fut un jour toute bouleversée de recevoir une lettre de son mari qui se terminait ainsi :

« Je n'ai vu Stella que deux fois ! Estelle se regimbe ! et fait une vie d'enfer !! Elle s'oppose aux visites de Stella !... Je crains que les choses ne se gâtent. C'est une situation à faire dresser les cheveux sur la tête ! et puis, Estelle recommence à *flirter*. On parle d'elle avec divers jeunes gens, notamment avec un certain officier que vous connaissez. » . . . . .

M<sup>me</sup> Beaugard n'eut pas un instant de tranquillité jusqu'au moment de son retour. . . . .

A peine revenue, elle reprit son jour de réception, et la première personne qui lui parla d'Estelle fut *Madame du Mesnil*, femme du premier président. Les folies de M<sup>me</sup> d'Hauterive, déclara celle-ci, scandalisaient tout Alger. « Celui qui la compromet le plus », ajouta-t-elle, « est son ancien amoureux, René de Villebois. Ce lieutenant, vous le savez, est un fou ! Au dernier bal, ils dansèrent ensemble six fois et disparurent dans le jardin pendant plus d'une heure... Imaginez quelle critique ! Son mari est toujours parfait de courtoisie envers elle ; mais on ne peut dire qu'il ait l'air chaudement épris... Quant à elle, elle semble positivement le mettre au déli et prendre plaisir à le provoquer ! J'admire cet homme de conserver son calme, et de ne pas éclater en public ! »

Aimée soupira !

« Elle a toujours été coquette ! » dit-elle.

« Le croyez-vous ? » reprit la visiteuse. « Eh bien ! Je ne sais pas !... Il y a quelque chose en elle de contradictoire !... de... troublant ! »

« De troublant ?... » répéta Aimée en rougissant.

« Oui je ne sais pas comment m'exprimer... Rappelez-vous l'effet qu'elle m'a fait à son mariage !... Non seulement sa beauté, mais sa grâce me charma ! Non seulement je l'admirais ! mais je sentais mon cœur aller vers elle ! Je ne pouvais pas m'en empêcher !... Eh bien ! ma chère ! quand je l'ai vue à son

retour, elle ne me parut plus la même !... Ce fut un désenchantement ! Elle était vulgaire ! positivement vulgaire !... commune ! »

« Estelle est un peu vulgaire quelquefois ; je le reconnais », dit Aimée, qui paraissait, elle, fort mal à son aise.

« Et puis, sa voix, ma chère ! Elle parle si haut ! Elle crie ! et il n'y en a que pour elle ! D'un bout à l'autre d'un salon plein de monde, elle appellera son *Fab*, comme elle dit, sans se gêner ! Elle est encombrante ! impossible !

« Je l'ai revue ainsi trois ou quatre fois ! et puis... l'autre jour, à la réunion des Femmes de France, je l'ai trouvée, je vous le répète... *troublante*. Elle était si douce, si tranquille, si digne ! Je n'en revenais pas. Sa voix avait des modulations exquises. Elle parlait avec un charme tout particulier !

« J'étais prête à me trouver mal de surprise ! Positivement on n'aurait jamais dit la même personne... et, ce qu'elle rembarra de Villebois !... qui s'était faufilé parmi nous, sous prétexte de faire une conférence sur la Chine ! »

Aimée, pendant cette tirade, avait donné plusieurs signes de nervosité.

« Vous êtes sûre, madame, qu'elle l'a remis à sa place », dit-elle, d'un air d'insouciance voulue, mais en s'éventant fébrilement.

« Sûre et certaine ! Il alla même dire à un camarade que M<sup>me</sup> d'Hauterive pouvait être très belle, mais que c'était une capricieuse, une poupée, dont on se lasserait vite. Je l'ai bien vu, lui, l'autre soir, sortir seul d'un petit salon où il avait réussi à entraîner M<sup>me</sup> d'Hauterive, et... il paraissait furieux ! Il était rouge, rouge, comme une pivoine... Dites-moi, qu'est-ce qui la transforme, elle, comme cela ? Assurément, ce n'est point la religion parce que cela ne changerait pas son français ! Vraiment, souvent ce n'est plus la même personne. »

« Oui », dit Aimée ; « je l'ai remarqué moi aussi... quelquefois !... Mais, dites-moi, est-elle restée ainsi ? à son avantage ? »

M<sup>me</sup> du Mesnil secoua énergiquement sa belle tête de matrone bien conservée.

« Mais non ! et c'est là qu'est le miracle. Elle vient déjeuner chez moi... C'était un ange, positivement un ange ! une femme exquise ! et je l'ai rencontrée l'autre soir au bal donné sur le croiseur russe, elle avait autour d'elle une douzaine d'officiers de marine, avec lesquels elle riait à tue-tête. Ah ! c'était trop fort ! »

Aimée ne savait que dire, ou plutôt elle savait trop bien de quoi il retournait et elle craignait de laisser échapper quelques paroles imprudentes ! Heureusement, pour elle, l'entrée de Fabien d'Hauterive, suivi de Guy, la tira d'embarras. M<sup>me</sup> du Mesnil prit congé, et Guy descendit avec elle, pour la mettre en voiture. Aimée s'empara immédiatement de son visiteur.

« Fabien, où est Estelle ? Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ? »

« Estelle a une crise de nerfs », répondit-il, en se jetant dans un fauteuil, d'un air épuisé.

« Aimée, ce n'est plus une vie ! Vous savez que tout a été parfaitement loyal ! Nous ne lui avons rien caché à Estelle ! Ce fut un marché, mais un marché honnête ! Elle savait que je ne tenais pas à elle, et, de son côté, elle ne m'épousait que pour avoir mon argent et ma position. Moi, je l'ai épousée pour avoir Stella. Me marier avec Estelle ! Bah !... vous savez bien ce qu'il en a été ! Mais, je croyais que cette petite bécasse vaniteuse respecterait nos conventions. Eh bien non ! Elle lutte avec Stella tout le temps ! Quant à accepter mes conseils sur la conduite à tenir dans sa nouvelle position !!! Oh ! je ne lui en dirai plus rien ! Elle me blesse ! elle me mortifie ! elle m'humilie tous les jours de ma vie ! Mes amis me considèrent comme un pauvre abruti !... Eh bien, Aimée ! si c'était à refaire, je le referais ! tout en sachant qu'Estelle est une affreuse petite vipère ! car, malgré tout, je renonce à vous faire comprendre mon bonheur ! Stella plaît à toutes les fibres de mon cœur ! Elle satisfait tous les rêves de mon âme !... Je deviendrais fou, si je ne pouvais m'épancher librement avec vous deux !... Mais.... où est Guy ? »

« Je suppose qu'il a dû aller retrouver son fermier qui a déjeuné ici ce matin. Mais, cher Fabien, je suis bien tourmentée sur vous et Stella. »

M. d'Hauterive ne répliqua pas, car un domestique indigène relevait une portière et annonçait : « Madame d'Hauterive ».

Tous deux regardèrent curieusement l'élégante et gracieuse jeune femme, qui s'avancait comme une apparition dans le salon ! Tous deux passèrent d'un air craintif à un air de bonheur !

« Ma bien-aimée est-ce bien vous ? » s'écria Fabien en la saisissant dans ses bras, sans faire attention à la présence d'Aimée.

M<sup>me</sup> d'Hauterive, avec un sourire enchanteur, s'échappa, et alla tendrement embrasser son amie sur les deux joues, puis elle se prit à rire.

Ce n'était pas la manière de rire d'Estelle, mais le rire d'une vraie femme du monde, un rire doux, frais, bien timbré enfin, un rire délicieux. *C'était Estelle et cependant ce n'était pas Estelle.* Il y avait, dans la fine silhouette d'Estelle, une élégance toute nouvelle ! Il y avait, sur le joli visage d'Estelle, une âme toute nouvelle ! La jeune femme tomba gracieusement sur le fauteuil que lui avançait Beauregard, et soupira d'un air de profond contentement.

« Enfin ! me voici !... Je pensais ne jamais venir !... Quel mal j'ai eu avec ma rivale ! Je ne pouvais pas la faire partir ! »

« Comment ?... Elle ne voulait pas vous permettre de venir, chère ? » demanda son mari.

« Ah ! elle ne voudrait *jamais* me laisser venir !... Aimée ! ma chère enfant ! quel bonheur de vous revoir ! »

« C'est adorable de vous revoir, *vous* », répliqua Aimée en la caressant doucement ; « dites-moi ! avez-vous été méchante, en mon absence, madame?... Comment avez-vous traité la pauvre Estelle ?... Allons, confessez-vous ! »

« Ah bah ! *c'est un duel*, vous le savez, un duel à *mort* entre Estelle et moi ! Voyons, mignonne, ne paraissez pas si sérieuse. Ce n'est pas ma faute... Au commencement M<sup>me</sup> Estelle aimait assez que je vinsse... Vous souvenez-vous ? et vous souvenez-vous quand elle vous parla de moi pour la première fois ? »

Aimée fit un signe affirmatif et répondit : « Oui ! Elle vous appelait... *son double* ! sans savoir au juste ce que vous étiez ou ce que vous faisiez... une des premières choses qu'elle m'ait confiées... je m'en souviens, c'est qu'il était bien commode de vous avoir pour la remplacer quand elle voulait dormir le matin !... Elle se réveillait alors deux heures plus tard, et trouvait chez elle tout en ordre, tout bien rangé ! Toutefois, elle en avait honte, et ne savait pas trop comment cela lui arrivait. Puis, elle avait une peur atroce que la merveille ne se découvrit ! Elle-même nous apprit, cependant, que « son double » désirait... exigeait même... que, mon mari et moi, fussions mis au courant du phénomène. »

« Oui, c'est vrai, je le désirais infiniment. Oh ! c'est bien difficile de s'entendre avec Estelle... Mais, je devais vous connaître, Aimée, vous et Guy ! C'était écrit... Vous avez été pour moi un frère et une sœur bien-aimés. Savez-vous ce qu'Estelle s'amusait à dire jadis, quand elle sentait que j'essayais de venir ? « Allons, ce soir, chez les Beauregard, mais à condition que vous vous en irez avant le petit souper. » Elle aime les petits soupers. Elle ! J'étais toujours consentante. Oh ! elle n'est plus si complaisante maintenant ! »

« Je me souviens de la première fois que Fabien vous a vue, Stella, observa M<sup>me</sup> Beauregard, il voulait absolument que Stella fut l'inconscient, un second moi d'Estelle !! »

Fabien se mit à rire.

« Oui », dit-il, « je me souviens de mes belles théories ; elles sont très à la mode chez nos savants français. Oh Stella ! m'avez-vous assez mystifié en me disant tout mon passé !! »

« Vous avez été bien heureux cependant, dit-elle, de m'avoir pour vous aider dans votre grand travail sur les Ingénieurs du xvi<sup>e</sup> siècle ; j'ai une mémoire et des ressources que vous ne pouvez naturellement posséder... »

Aimée l'interrompit :

« Ne vous vantez pas de vos qualités surnaturelles, madame ! Allez plutôt

au piano me jouer une de ces romances sans paroles de Mendelssohn, que vous interprétez si bien. »

Et pendant que Stella préludait, son mari, appuyé sur le piano à queue, qui occupait tout le fond du salon oriental, la contemplait amoureusement.

M<sup>me</sup> Beauregard, ainsi laissée à elle-même, revit, en pensée, le roman de ses amis. Elle entendit de nouveau les premières confidences confuses de la pauvre Estelle.

« Je suis bouleversée de ce qui m'arrive », disait-elle, « je n'y comprends rien... pourtant je sais qu'il y a quelque chose... *quelqu'un!* qui m'attrape, moi!... Si je résiste de toutes mes forces, si je lutte, je peux l'empêcher quelquefois; mais, le plus souvent, je m'en vais dans une sorte d'évanouissement! et, quand je reviens à moi, je suis toute froide, toute glacée, j'ai la tête vide, et je suis lasse!... lasse!!! »

Aimée, naturellement, avait été frappée d'étonnement, en entendant de pareilles confidences. Elle savait bien qu'Estelle ne jouait pas la comédie! D'abord Guy la déclarait trop bête pour cela! Puis quel aurait été son motif?

(A suivre.)

CARMENCITA NOEL.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUE DES LIVRES

**La force psychique**, l'Agent magnétique et les Instruments servant à les mesurer, par le Docteur BONNAYMÉ, avec Préface de H. Durville et 73 figures dans le texte, 2<sup>e</sup> édition. In-18 de 220 pages, relié. Prix : 3 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le docteur Bonnaymé, qui étudie depuis de longues années les manifestations de la *Force psychique* sous ses différents aspects, ainsi que les Instruments qui permettent de constater son action physique, a publié l'année dernière une petite étude sur ce sujet qui fut rapidement épuisée. C'est la deuxième édition de cet ouvrage, considérablement augmenté, qui vient de paraître en un volume élégamment relié.

Après avoir exposé ce que l'on entend par *Force psychique* et *Agent magnétique*, il montre que cette force, cet agent a été observé dans tous les temps, puis il étudie longuement les divers *Instruments servant à les mesurer*, ou plus exactement à constater leur action.

Il étudie tout particulièrement le *Dynamoscope* et le *Bioscope* du docteur

Collongues, les *Appareils* de Lafontaine et de Boirac, le *Magnétomètre* de l'abbé Fortin, le *Galvanomètre* de M. de Puyfontaine, les *Appareils* de Crookes, le *Biomètre* de Baraduc, le *Sthénomètre* de Joire, le *Pendule* de Thore et les *Moteurs à fluide* du comte de Tromelin.

Quelques-uns de ces instruments sont trop compliqués, trop délicats et d'un prix trop élevé, comme le galvanomètre de Puyfontaine, pour devenir d'un usage courant; mais il en est d'autres que l'on peut construire soi-même avec la plus grande facilité et qui ne coûtent presque rien, comme le Pendule de Thore. Les moteurs du comte de Tromelin sont encore plus faciles à construire et ne coûtent rien, car plusieurs d'entre eux consistent en petite feuille de papier pliée ou plissée que l'on équilibre sur la pointe d'une aiguille.

Ces derniers instruments, qui montrent plus particulièrement l'agent magnétique, seront employés avec succès par les chercheurs et les savants pour étudier à fond l'action mécanique de cet agent; mais ils le seront davantage encore à titre de curiosité et d'amusement par ceux qui laissent à de plus autorisés le soin des travaux scientifiques. Il est intéressant pour tout le monde de voir qu'un petit morceau de papier équilibré sur un pivot tourne plus ou moins vite sous l'action de la main présentée d'une certaine façon.

---

**Le Tarot Divinatoire**, par le Dr PAPUS. — Prix : 6 francs.

Clef du tirage des cartes et des sorts, avec reconstitution complète des 78 lames du Tarot Égyptien et de la méthode d'interprétation. Les 22 arcanes majeurs et les 56 arcanes mineurs. Reproduction de planches rares et inédites d'Etteilla et d'Éliphas Lévy. Recherches et documents historiques. Rencontre des arcanes et des nombres. La Table Astrologique.

Il n'est pas de source de recherches plus féconde que l'étude du Tarot. Un chercheur qui veut interroger ce vieux livre des sciences primitives ne doit pas oublier que la combinaison des hiéroglyphes et des nombres donne les plus précieuses indications. Il permet de résoudre, comme l'Ars Magna de Raymond Lulle, qui en est une adaptation, les grands problèmes de la philosophie. Les 78 lames du Tarot Divinatoire sont dessinées de telle sorte que, découpées et collées sur carton solide, elles peuvent former un jeu complet.

---

*Le Directeur-Gérant:*

PAUL LEYMARIE.

---

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN